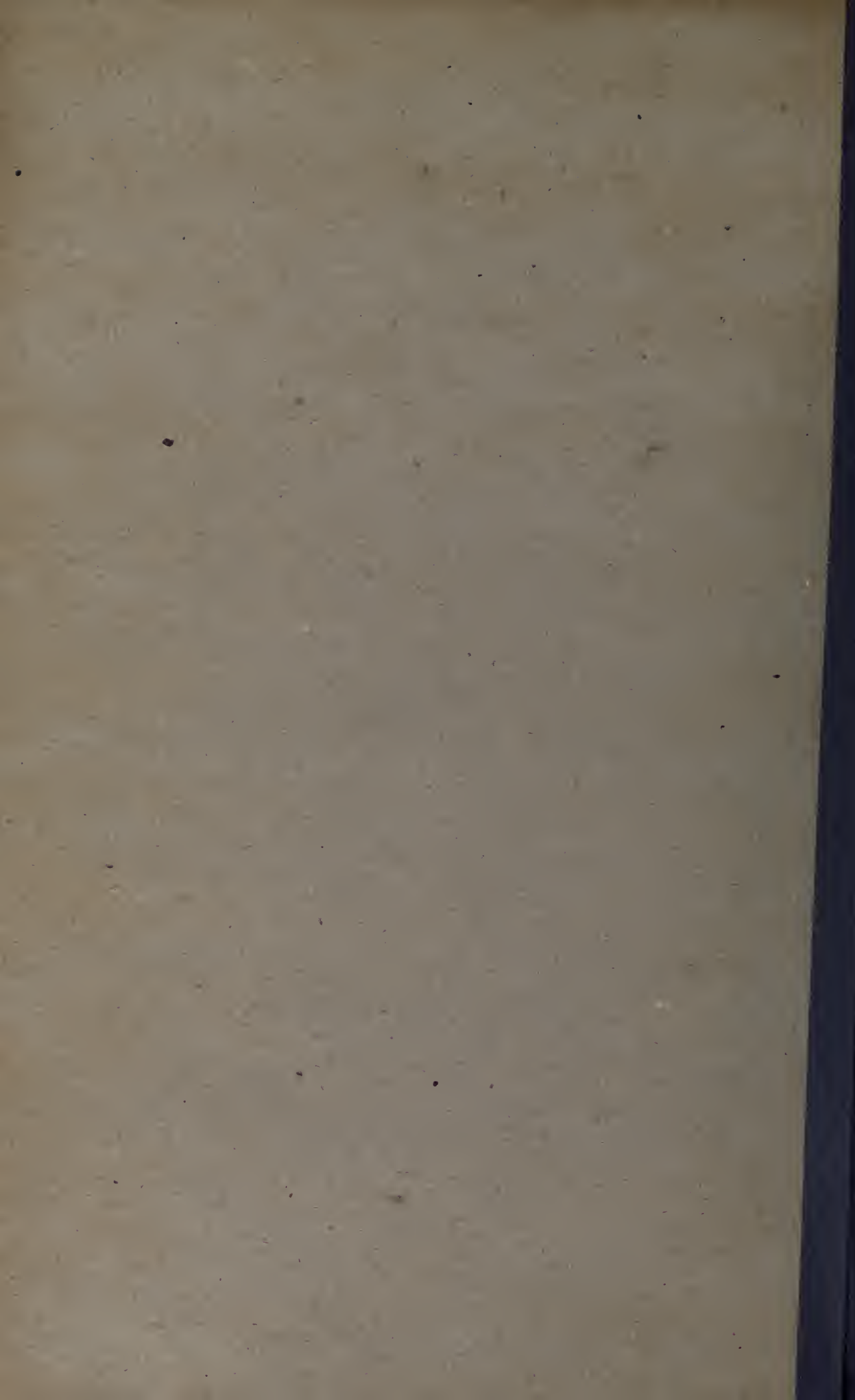


R. de Kerallain.

Bougainville a l'escadre

du Cte. d'Estaing.



allain

de la Roche

de la Roche

d'Estaing

1927





BOUGAINVILLE A L'ESCADRE  
DU C<sup>te</sup> D'ESTAING,

GUERRE D'AMÉRIQUE

1778-1779,

PAR R. <sup>ene</sup> DE KERALLAIN.

Le nom de Bougainville ne rappelle à la plupart du grand public que le souvenir de son périple autour du monde, d'où il avait rapporté le tableau d'un paradis terrestre où l'on pouvait atteindre sans aller plus loin que les antipodes. Ce n'était pas la première fois, quoi qu'on ait dit, qu'un navire français eût pénétré dans les mers du Sud<sup>1</sup> ; mais les perspectives enchanteresses du récit enflammèrent les imaginations philosophiques de l'époque, autant que le spectacle des réalités avait enthousiasmé l'honnête naturaliste Commerson, d'après son historien Lalande. Voltaire, qui étudiait le tahitien, disait-il, dut regretter que son âge ne lui permit plus de s'embarquer pour ces régions idéales où régnait l'état de nature ; et Diderot, sous le titre de *Supplément au Voyage de Bougainville*, essaya presque de rédiger une sorte de guide Bœdeker, qui le montrait insuffisamment renseigné sur cette Cythère sans Watteau. On en parlait, et longuement, à la cour de Berlin<sup>2</sup> ; en Russie, Catherine la Grande se réservait de prendre pour amiral l'un des héros de l'aventure, le prince de Nassau-Siegen<sup>3</sup>.

1. M. E. W. DAHLGREN, directeur de la Bibliothèque royale de Stockolm. *Voyages français à destination de la mer du Sud avant Bougainville, 1695-1749*. Paris, Impr. Nationale, 1907. Le mémoire compte 175 navires dans ces conditions, dont le dernier, le *Condé*, parti de St-Malo en novembre 1745, y revint en mars 1749.

2. Duc DES CARS, *Mémoires*, II, 46-47.

3. M<sup>is</sup> d'ARAGON. *Un Paladin au XVIII<sup>e</sup> siècle, le prince Charles de Nassau-Siegen*, Paris, Plon, 1893. — Le prince de Nassau, comme plusieurs de ses compagnons de voyage autour du Monde, a laissé des notes dont le manuscrit appartient à la Bibliothèque du Ministère des Affaires Étrangères. Un incident de son séjour en Argentine avec le chevalier d'Oraison, — l'attaque des deux voyageurs par un

250191  
5. 1. 31.

Mais l'activité de Bougainville se dépensa sur bien d'autres théâtres, et ses projets mieux secondés l'eussent conduit fort au delà. « Il fut de ces Français valeureux qui représentèrent brillamment leur pays au delà des mers, pendant le XVIII<sup>e</sup> siècle », écrivait un proconsul anglo-indien, lui-même auteur d'une histoire du *Développement de l'Angleterre dans l'Inde*<sup>1</sup>, « s'ils avaient été plus nombreux et soutenus par un autre gouvernement, » — disons plus justement appuyés par une autre opinion publique, — « la situation de l'Angleterre en Asie et en Amérique ne serait pas ce qu'elle est aujourd'hui, heureusement pour nous »<sup>2</sup>.

De ces projets nous pouvons en citer trois, authentiques, et dont deux furent accomplis par d'autres bénéficiaires. — Le premier, dont Bougainville s'expliquait à sa maternelle amie, M<sup>me</sup> Hérault de Séchelles, belle-sœur du ministre de la Marine, durant l'hiver 1757-58, proposait une attaque contre les établissements de la Baie d'Hudson<sup>3</sup>. Ce fut La Pérouse qui mit ce projet à exécution, en août 1782<sup>4</sup>. Le second projet calculé avec Montcalm pour la délivrance du Canada, et présenté à la Cour de France, celui d'une descente et diversion dans la Caroline des colonies américaines, ne put être suivi faute de fonds, — bien que M<sup>me</sup> de Pompadour, femme d'affaires et patriote à sa mesure, offrit 2 millions de sa bourse<sup>5</sup> pour cette opération, où l'opinion n'eût d'ailleurs pas approuvé tout autre surcroît de dépense. — Le troisième projet, celui d'une expédition au Pôle Nord, fut accompli par un Anglais, le capitaine Phipps ; et, si nous ne nous

jaguar — fut le sujet d'un tableau par le peintre F. Casanova, le frère du célèbre aventurier, qui figure au Musée de St-Petersbourg, et se trouve reproduit dans le livre du capitaine S. P. OLIVER (*The Life of Philibert Commerson*, Londres, Murray, 1909 ; p. 108).

1. *The Rise of the British Dominion in India*. Londres, Murray, 1893.

2. *Life of the R. H. Sir Alfred C. Lyall*, by Sir Mortimer DURAND. Londres, Blackwood, 1913, p. 325.

3. *La Jeunesse de Bougainville et la guerre de Sept Ans*, p. 95.

4. SÂMUEL HEARNE, *A Journey from Prince of Wales's Post in Hudson's Bay to the Northern Ocean, 1769-1772*. — Toronto, Champlain Society, 1911, p. 5.

5. *La Jeunesse de Bougainville*, p. 125.

Il est infiniment regrettable que l'on n'ait jamais étudié les finances de M<sup>me</sup> de Pompadour avec l'esprit de critique nécessaire. Les comptes publiés par M. Le Roi, soit d'après le manuscrit original, soit abrégés dans les *Curiosités Historiques* de l'auteur sur les derniers Bourbons (Paris, Plon, 1864), restent absolument insuffisants. Deux choses ici sont à ne pas oublier. D'abord, intimement liée avec les frères Paris, dont l'un passait même pour son père, elle dut être intéressée à leurs opérations, comme le fut au moins Voltaire, qui, dès la première année, y gagna 600.000 livres. Ensuite Louis XV ne se gênait pas pour puiser dans sa caisse et lui imposer des gratifications à fonds perdu (CARRÉ, *La Noblesse de France, au XVIII<sup>e</sup> siècle*, p. 151).



trompons, le grand et malheureux explorateur Franklin en connut les grandes lignes <sup>1</sup>.

Mais, pour son malheur, peut-être plus que pour sa gloire, Bougainville prit part à deux journées des plus tragiques de notre histoire au XVIII<sup>e</sup> siècle, celle du 13 septembre 1759, qui entraîna la perte du Canada, et celle du 12 avril 1782, qui vit l'écrasement de la flotte française, donnant à l'Angleterre la revanche du secours que nous avions apporté aux Insurgents d'Amérique. Et il s'est trouvé des écrivains, médiocrement inspirés, plus médiocrement informés, pour essayer, dans ces deux tragédies, de lui faire endosser la responsabilité du dénouement.

Pour le Canada, la légende malveillante a été redressée, surtout grâce au savant archiviste en chef du Dominion, le Dr Arthur G. Doughty, dans son *Siège de Québec*. Nous voudrions montrer maintenant que, pendant la guerre d'Amérique, le vieux marin ne manqua ni à l'honneur ni à la loyauté, et que le roi Louis XVI, après la bataille des Saintes, en éliminant l'amiral de Grasse, qui disparut à ce moment de l'histoire, et en mettant simplement Bougainville à l'écart pour s'en servir à l'heure prochaine du péril, ne fit pas, suivant l'expression courante, une cote trop maladroitement taillée.

Un mot simplement sur ses papiers.

Sa correspondance personnelle a pour ainsi dire entièrement disparu, et cela dans des conditions telles qu'elles semblent avoir été volontaires, — probablement dans la solitude, après la mort de sa femme en 1806, et lorsque, retiré dans son petit logement du Passage des Petits-Pères, il se voyait privé de ses trois fils survivants, disséminés par les guerres impériales. Mais il avait conservé scrupuleusement tous ses journaux militaires, avec les documents qu'il pouvait invoquer à l'appui. Hors de là, rien de strictement familial pendant la guerre du Canada (il avait dû trouver le moyen de reprendre les lettres d'alors qu'il avait écrites, mais sans vouloir conserver celles qu'on lui avait envoyées) ; rien de sa famille, ou à sa famille, pendant le voyage autour du monde ; ni pendant la guerre d'Amérique, hors quelques lettres, déjà citées dans ses journaux de bord, et qui viennent étayer sa ponctuelle véracité. Il nous a suffi d'offrir à un écrivain qui se proposait de rouvrir une inutile querelle, et qui croyait tous les Bougainville éteints avec leurs dossiers, la photographie d'une page de ces journaux pour lui faire déposer prudemment la plume. Ce qu'il ne convient plus, ce que nous avons le droit de ne pas vou-

1. « La Galiotte le THUNDERER est le même bâtiment sur lequel M<sup>r</sup> Phipps a fait son voyage au N. pour la découverte du passage autour du Pôle. Cette première destination étoit plus intéressante que son métier de galiote à bombes » (*Journal de bord*, 16 août 1778).

loir, c'est qu'un spécialiste, dans une conférence devant des officiers de marine, ne vienne plus dire que le nom de Bougainville devrait être rayé de la flotte, ou du nombre de ses parrains. Si ce professeur a lu les quarante et quelques volumes in-folio consacrés à la bataille des Saintes, dont il prenait la défense, il n'a pu manquer d'y lire, dans le « Mémoire de l'Armée contre le Comte de Grasse », qu'il y a des batailles dont on ne juge pas quand on n'y a pas assisté.

## I

« Le 15 mars (1778), M<sup>r</sup> d'Orvilliers me donna ordre de me rendre à Toulon sur-le-champ pour y prendre le commandement d'un vaisseau. Une lettre de M. le Comte d'Estaing au chevalier de Borda, son major, nous interdisait de passer par Paris. Je suis parti de Brest le même jour, 15 au soir. J'ai pris par Rennes, Nantes, Rochefort, Bordeaux, Toulouse et Aix ; et je suis arrivée à Toulon le 30 au matin ».

Ainsi débute, après quelques lignes sur le fâcheux *Guerrier* construit en 1751, que l'auteur allait commander, et qui, malgré trois radoubs, de 1766 à 1770, était très loin de valoir, comme on l'a dit, une « construction récente »<sup>1</sup>, — le journal de bord écrit de sa main, où Bougainville note ses campagnes durant la guerre d'Amérique, à l'armée du Comte d'Estaing, 1778-79, et sous les ordres de Comte de Grasse, 1781-82. Suivant son habitude et celle de son temps, il se tient assez exactement aux affaires de service, sans s'interdire au besoin des réflexions un peu vives : mais ce n'était point là sortir du métier, tout en y marquant son indépendance de navigateur, qui, ayant fait le tour du monde sous sa gouverne personnelle, avait acquis une expérience dont la vigueur ne pliait pas toujours de plein gré devant la volonté d'autrui. Du reste, il s'était consciencieusement instruit de son nouvel office durant les évolutions d'escadre, — nous dirions aujourd'hui les grandes manœuvres, — innovation inconnue des Anglais, — dirigées en 1775 par le comte de Guichen (commandant la *Terpsichore*, Bougainville, capitaine en second) ; en 1776, par le comte du Chaffault (le duc de Chartres, commandant le *Solitaire*, la Motte-Piquet, capitaine de pavillon, Bougainville, capitaine en second) ; enfin en 1777, toujours sous la direction du comte du Chaffault, Bougainville commandant le vaisseau le *Bien-Aimé* : manœuvres d'ailleurs restreintes cette année-là, à raison de la susceptibilité des Anglais que la résistance des Insurgents d'Amérique rendait plus agressifs que d'ordinaire. Ainsi s'explique probable-

1. LACOUR-GAYET, *La Marine militaire sous Louis XVI*, p. 139.



ment la défense de traverser Paris pour éviter leur éveil au moment où allait s'ouvrir, surtout avec l'hésitation que l'on apportait à la déclarer, la nouvelle période de nos hostilités contre l'ennemi héréditaire d'alors <sup>1</sup>.

« Je ne puis me féliciter », ajoute Bougainville, « de la commission dont on vient de m'honorer. Elle est hérissée de difficultés de toute espèce et ruineuse. Il m'a fallu créer un ménage que j'ai déjà à Brest, trouver tous les domestiques et les provisions nécessaires à la maudite table du commandant; tout cela en huit jours et dans un pays où je ne connaissais absolument personne. Ce qui rend la commission véritablement épineuse, c'est que je ne connais pas un des officiers ni des maîtres embarqués avec moi. Je ne sais pas même la langue provençale, et il me faut très souvent un interprète pour les divers commandements que j'ai à faire. En vérité, je trouve ma position fort critique <sup>2</sup>.

« Au reste, l'armement du *Languedoc*, du *Tonnant* et du *César* s'est fait avec la plus grande précipitation. Les matelots mêmes n'étaient pas à Toulon. Ils arrivent journellement, gens en grande partie du haut des rivières et qui n'ont jamais été à la mer. La plupart, embarqués aussitôt qu'arrivés et, n'ayant eu leurs avances que la veille du départ, ne peuvent acheter les hardes nécessaires à une campagne, laquelle, dit-on, sera longue... »

Cependant, prête ou non, dès le lundi 13 avril, l'escadre sortait de la rade de Toulon <sup>3</sup>, se dirigeant vers l'est dans la direction de Monaco et de « St-Rème » qui dépendait de Gênes; puis, à la suite de quelques signaux mystérieux, le 17, et après avoir reçu, le 19, des instructions cachetées, en cas de dispersion ou de ralliement nécessaires, l'armée

1. Les journaux d'évolutions de Bougainville, entre autres détails intéressants, relèvent le 23 mars 1777 : « Le *Zéphir* a apporté le détail de la rencontre et de la conversation du *Robuste* avec le vaisseau anglais *Exeter*, lequel a mis son canot à la mer, envoyé un officier et, sur la déclaration de M. de la Motte-Picquet que, tant qu'il tiendrait cette croisière, il se tiendrait à portée de pistolet de lui, a fait route au Sud. M. de la Motte-Picquet l'a suivi jusque par les 44° latitude ». — C'était tout l'esprit de la marine française à la veille de l'heure décisive.

2. Le capitaine en second était M. de Grasse-Limermont; MM. de Martinencq, de Chavagnac, de Beaurepaire et de la Motte, lieutenants; de Grimaldi, de Canillac, du Tillet, enseignes. — Le vaisseau comptait 769 hommes tout compris, officiers, marins et divers, dont 80 hommes du régiment de Foix. Pour tout ce monde, six mois de vivres, et des encombrements de toute espèce, dans les batteries, le faux-pont, les galeries, jusque dans la chambre du Conseil, qui contenait de la toile pour faire un jeu de voiles neuves.

Comme exemple d'approvisionnements pour sa table, Bougainville, commandant le *Bien-Aimé* avait ordonné l'année précédente, 4 barriques de vin ordinaire, 2 caisses de vin blanc, 1 caisse de Frontignan, 4 quarts de farine (19 mars 1777).

3. D'ORMESSON. *La Première Mission officielle de la France aux États-Unis*, pp. 3-5.

prit définitivement la direction de l'Atlantique. On avait profité de ces mouvements vers Hyères, Antibes, pour embarquer l'envoyé des États-Unis, Silas Deane, et quelques officiers américains, ainsi que le représentant Gérard auprès du nouveau congrès des Insurgents<sup>1</sup>. « Depuis le départ », écrivait Bougainville, « je suis horriblement, fatigué, passant tous les jours et les nuits sur le pont, n'ayant aucun secours que de la part du maître d'équipage, homme excellent, mais qui se crève comme moi. Combien je regrette Brest ! »

Le temps contrariait la marche, de fait, et l'armée ne savait quelle était sa mission. En passant devant Gibraltar, une frégate anglaise qui courait des bords dans le canal était venue la reconnaître et une autre avait aussitôt appareillé de la Baie, « vraisemblablement pour donner de nos nouvelles ou pour éclairer notre marche » (16-17 mai). Cette lenteur d'allure, qui avait permis à de petits navires, sortis de Toulon, de rejoindre l'escadre en moitié moins de temps, inquiétait Bougainville. Toujours soucieux de la santé de son équipage, — il n'avait perdu que sept hommes pendant ses deux ans de voyage autour du monde, et il venait d'en perdre six en un mois dans la Méditerranée, — l'épuisement des provisions le préoccupait. Cependant il augmentait la ration d'eau, y mêlait du vinaigre afin de l'assainir; et, pour dissiper le mal du pays qui assombrissait les pauvres matelots raccolés à la hâte, il improvisait à l'aide de quelques instruments découverts à bord une sorte de bal qui parut fort les divertir (10 mai).

Enfin, le 17 mai, vers la nuit close, on franchit la porte de Gibraltar<sup>2</sup>,

1. DONIOL, *Histoire de la Participation de la France à l'Établissement des États-Unis*, III, p. 180-5.

Bougainville ne mentionne Silas Deane et Gérard embarqués sur le Languedoc que le 3 mai.

Sur Silas Deane et les méfiances dont il fut l'objet, — hésitations justifiées, car il vendait à l'Angleterre, paraît-il, nos secrets et ceux de son pays, cf. DONIOL, p. 172-5; et Marc DE GERMINY, *Les Brigandages maritimes de l'Angleterre*, Paris, Champion, 1925. Le *Times* ayant prétendu que cet excellent ouvrage était une compilation hâtive pour traduire les déconvenues de la France à la conférence de Washington (Suppl. lit. 1<sup>er</sup> octobre 1925, p. 627), nous citerons l'auteur d'après la *Rev. des Quest. Hist.* très antérieure à la Grande guerre (juill. 1914, p. 62).

2. Par une singulière inadvertance, Bougainville indique, près du Cap Palos, à l'est d'Alicante et de Carthagène, le petit port voisin nommé *Genovese*, qui aurait vu Christophe Colomb partir, pour « le voyage où il découvrit l'Amérique » (6 mai). C'était confondre ce port avec le vrai port de Palos, près de Huelva à l'ouest de Gibraltar.

En revanche, il ne manque pas de relever « cette chaîne de tours dont toute la côte d'Espagne est bordée pour signaler les bâtiments maures dont on a connaissance » (11 mai). Ce sont les fameuses tours Martello, si répandues sur le littoral du



après que les équipages eurent fait la cérémonie traditionnelle du baptême de ce passage. L'une des frégates anglaises continua de les suivre jusqu'au 19, suivant l'usage des Anglais de ne s'en rapporter qu'à eux-mêmes pour surveiller nos faits et gestes <sup>1</sup>, sur lesquels elle ne devait pas augurer grandes nouvelles.

Avant de quitter l'Europe, d'Estaing avait donné à tous la permission d'écrire, s'était fait envoyer les lettres et les avait remises à la *Flore* qui fit route pour France le 19, à 1 h. après-midi <sup>2</sup>. Ensuite, libéré des préoccupations qui le pouvaient retenir à portée de nos côtes, le général fit signe à tous les capitaines de l'escadre d'ouvrir les paquets cachetés : « S'il y en a plusieurs, on va signaler lesquels ». Il signalait en effet l'article 266 qui voulait dire 3. « Comme nous n'avions pas de paquet n° 3, plusieurs de nous ont mis le pavillon de doute. Le général, après quelque temps, a amené ses pavillons, puis a signalé l'article 228, qui veut dire 2. Nous avons répété le signal avec le pavillon de certitude, attendu que nous avions un paquet cacheté n° 2. Nous l'avons ouvert. Le général a de nouveau signalé l'article 266 : 3. Nous l'avons répété avec le pavillon de certitude, attendu que le paquet cacheté n° 2 contenait un paquet cacheté n° 3. Nous l'avons répété avec le pavillon de certitude. Le général ensuite s'est pavoisé et a mis son pavillon. Un des points contenus dans le paquet est l'ordre de protéger ouvertement les États-Unis de l'Amérique comme amis et alliés de la France. Le rendez-vous en cas de séparation est donné à Boston. Le général a salué de 3 cris de *Vive le Roi !* cette reconnaissance publique de notre nouvelle alliance; et toute l'escadre a répondu par le même nombre d'acclamations ».

Il s'ensuivit, le 2 juin, à 10 h. un grand conseil à bord du *Languedoc* <sup>3</sup>.

midi, que l'Angleterre allait emprunter à la Corse pour en munir ses côtes contre les Français, au temps de l'Empire, jusque sur le terrain d'Abraham, aux portes de Québec, où Bougainville s'était battu vingt ans plus tôt.

1. GERMINY, *Rev. des Quest. Hist.*, juillet 1908, p. 102.

2. Ici, Bougainville accueille, en marge de son journal, un bruit qui dut courir dans la flotte, mais qui ne nous paraît pas justifié : « Rien de plus solennel que cet avis à nous d'écrire en France. Eh bien ! ces lettres étaient condamnées avant même que d'être écrites, à n'être jamais rendues à leur destinataire. M. de Castellane avait ordre de les jeter à la mer ou de les envoyer au ministre. Il a eu la lâcheté d'exécuter cet ordre qu'il n'aurait pas dû accepter » (19 mai). Tout au contraire, d'Estaing écrivit au Ministre en faveur de cette correspondance qui fut remise en franchise aux familles des marins (LACOUR-GAYET, p. 149-150).

3. Au cours de ce long voyage préparatoire, Bougainville, occupant ses loisirs, insère la curieuse note suivante dans son journal : « J'ai lu aujourd'hui dans l'*Histoire de France* de l'abbé Vély qu'en 1304 Hugues de Bouville, chambellan du Roi et



Estaing présenta aux chefs de division et commandants d'unités Gérard et Silas Deane ; puis fit lecture « de plusieurs lettres de M. de Sartine, de la déclaration du Marquis de Noailles au Lord Weïtmouth (*sic*) relativement au traité d'alliance conclu par S. M. avec les d<sup>ls</sup> États-Unis, du message du Roi d'Angleterre au Parlement de la Nation, de l'adresse des deux chambres au Roi d'Angleterre, et d'un discours d'un ministre de ce Roi au Parlement. En conséquence de ces pièces, regardées par S. M. T. C. comme une déclaration de guerre, le général nous a dit que nous étions destinés à la faire, en tâchant de délivrer absolument les États-Unis. » Plusieurs mesures protocolaires et autres vinrent se joindre à cette déclaration ; et l'armée reprit sa course définitive au travers de l'Atlantique, fixée maintenant sur son but et sur la précision de ses ennemis.

On a reproché à d'Estaing d'avoir perdu un temps précieux en faisant faire à son armée de trop fréquentes évolutions<sup>1</sup> ; mais on doit reconnaître qu'il lui fallait tenir en mains, des éléments de valeur très disparate. Et, si l'amiral Howe put quitter avant l'arrivée des Français sa croisière à l'entrée de la Delaware, la cause en fut différente. Le 8 juin, toute l'escadre avait chassé un très petit bâtiment à deux mâts qui « avait de bonnes jambes..... C'est un malheur qu'on n'ait pas pris ce bâtiment. C'est lui qui, ayant instruit M. Howe de sa rencontre avec notre escadre lui a fait précipiter sa sortie de Delaware et nous a empêchés de l'y trouver... *Hac prima causa malorum fuit* ». <sup>2</sup>

secrétaire du cabinet, fut tué à la bataille de Mons-en-Puelle, défendant la personne du roi Philippe le Bel. C'est comme secrétaire du Cabinet que je place ici cette note ».

Bougainville s'en souviendra peut-être, lorsqu'au 20 juin 1792, se trouvant aux Tuileries, où des témoins, comme la princesse de Tarente, le mentionnent parmi les assistants, ce fut lui, dit-on, qui fit placer Louis XVI à l'abri dans l'embrasement d'une fenêtre (11 juin 1778).

DE BARANTE, *Hist. de la Convention nationale*, t. I, p. 65 (Paris, Furne, 1851).

1. Commandant CHEVALIER, *Hist. de la marine française pendant la guerre de l'Indépendance américaine*, p. 109 (8 juin 1778).

2. Cette indication de Bougainville fut, en effet, confirmée par les officiers britanniques. « Les Anglais affirment que, sans un paquebot que nos frégates chassèrent les 8 et 9 juin, par 30° lat. et 50° long. et qui vint leur donner avis de la rencontre qu'il avait faite de notre escadre, nous les eussions trouvés dans la Delaware. Ils avaient bien reçu de Londres l'ordre de l'évacuer, mais ils nous attendaient plus tard » (27 sept.). Et Bougainville de se lamenter sur la perte des chances favorables qu'eût amenées cette surprise, un peu à la façon de Perrette sur la chute de son *pot au lait*. « Quelle campagne nous eussions pu faire ! Si nous arrivions plus tôt, l'escadre de milord Howe détruite, la prise de New-York et de Newport, le convoi de Cork infailliblement entre nos mains, et l'avantage décidé que nous donnoit sur l'escadre de l'amiral Byron sa dispersion », etc. (27 sept.).

En tout cas, le 5 juillet, aux approches de terre, à six lieux au plus de la Virginie, Bougainville écrivait son journal à 3 h. du matin, au bruit du canon de l'*Engageante*, livrant combat au corsaire anglais la *Rose*, portant 24 canons de six, dont 22 en batterie; notre frégate ne s'en empara qu'après sept heures de combat, dans un état tel qu'on fut obligé de le brûler<sup>1</sup>.

Le 6 juillet on était en vue de la Virginie, dans les parages du Cap Cedar, à 20 lieues au sud de la Baie de la Delaware, où l'on remonta aussitôt pour « battre », disait Bougainville, « un buisson creux. Il y a quinze jours que les Anglais ont évacué la Delaware, et six frégates qu'ils y avaient laissées en sont sorties, il y a eu hier huit jours. L'escadré était de 5 vaisseaux de guerre, plusieurs frégates et environ 50 à 60 bâtiments de transport.... Combien cette Méditerranée nous a été contraire! »<sup>2</sup> (9 juillet).

Gérard fut débarqué du *Languedoc*. Mais on ne trouvait aucun pilote du pays pour remonter à la N<sup>lle</sup>-York. Puis, outre les autres besoins d'une armée fatiguée par trois mois de mer, on manquait d'eau douce, et le *Guerrier* réduisit les états-major à un pot d'eau pour deux jours au lieu d'un par jour. Le 11 juillet, on était à la pointe de Sandy Hook, d'où l'on comptait les navires anglais mouillés dans la baie de New-York<sup>3</sup>. On se mit à la recherche d'une aiguade, ce qui ne fut pas chose

1. « Il en avait de plus 8 en bois sur les gaillards ». — Cette ruse continua dans la marine anglaise, durant tout le siècle suivant, pour imposer à l'ennemi et à tous autres, « sans excepter le contribuable britannique », un respect exagéré de la flotte (*Quarterly Review*, janvier 1920, p. 132).

2. Le 8 juillet, comme en quelques autres occasions, Bougainville emploie dans son journal une forme de rature assez singulière, qu'il a dû emprunter, pendant son séjour à l'ambassade française de Londres, à quelque chancellerie étrangère; elle était usitée à Vienne au temps de Metternich, ainsi que le montrent les souvenirs du comte Greppi (R. DE CESARE, *Il Conte Giuseppe Greppi*, Rome, libr. du Sénat, 1919, p. 366). Au lieu de biffer la phrase supprimée, il la surcharge d'une autre phrase, toujours la même, qui lui obsède l'esprit : « Rousseau de Genève écrit sur l'inégalité des conditions et sur le mal qu'ont fait les lettres à la morale, c'est-à-dire aux mœurs des peuples non policés... »

3. Le 17 au soir, Bougainville reçoit l'ordre d'envoyer deux équipages de prises sur le *Phénix* et les *Deux Amis*, puis de ramener 20 prisonniers de cette provenance. Le lieutenant chargé d'établir ces détachements, « mène avec lui un calfat pour fermer les écoutilles afin qu'il n'y ait point de pillage. Je n'ose dire à quel point on a déshonoré le nom français et avili l'état de militaire par un pillage excessif, même pour des pirates. Jusqu'à présent du moins, le *Guerrier* est sans tache. »

Lorsque, en avril 1782, Jervis, le futur Lord St-Vincent, prit le *Pégase*, commandé par le chevalier de Silans, beau-père de Bougainville, les plus grandes précautions furent prises par le commandant anglais pour éviter le reproche de pareils scandales (TUCKER, *Mémoires of Lord St-Vincent*, Londres, Bentley, 1844, pp. 70-71).



aisée, outre la médiocrité de l'eau. D'ailleurs on manquait aussi de vivres : « L'équipage a été un jour sans pain ni vin. Les honnêtes alliés que nous avons, dans ce bon pays, nous ont vendu la livre de pain 1 livre 12 sols ». Puis, les Américains annonçaient qu'un renfort arrivant de S<sup>te</sup> Hélène allait renforcer l'amiral Hooker : « Je ne sais pas trop pourquoi ils sont si zélés à publier cette nouvelle. Au reste, elle nous intéresse au moins autant que les Américains ». — En même temps, le ministre Sartines écrivait à d'Estaing « de traiter comme neutres M<sup>rs</sup> Cooke et Clarke, chargés de voyages de découverte, de leur donner même les secours dont ils pourraient avoir besoin, attendu que l'objet de leurs missions est d'un intérêt général pour l'humanité<sup>1</sup>. Ces lettres sont du 27 avril, et il y est dit, *même dans le cas d'une rupture ouverte avec l'Angleterre*. Quelle est donc la guerre que nous faisons ici ? Notre départ de France est du 13 avril » (14 juillet). — Enfin la résolution fut prise « de quitter ce mouillage, où, sans avoir perdu la tête, on ne pouvait croire pouvoir faire son eau », et où d'ailleurs l'escadre eût été en perdition d'un vent frais du large (19 juillet). Les trois pilotes jurés envoyés par le Congrès déclaraient impossible d'introduire l'escadre dans le Sandy Hook ; ils n'avaient trouvé à basse mer que 3 brasses 1/2 — moins de 17 pieds, — et, bien qu'on leur offrit 50.000 écus pour l'opération, ils protestaient que, « pour tout l'or de l'univers, ils ne s'en chargeraient pas (21 juillet). Ce détail est précieux à relever, car il ne manque pas d'historiens américains disposés à railler la flotte française de n'avoir pas su franchir la passe pour attaquer directement les vaisseaux. Or, ce sont les pilotes choisis par le Congrès lui-même qui ont dissuadé d'entreprendre la tâche<sup>2</sup>. A la vérité, peut-être n'avaient-ils pas apporté à ces sondages opérés sous les yeux d'un lieutenant de l'escadre française, M. de Ribiers<sup>3</sup>, toute la franchise cordiale que l'on devait

1. On sait que, en 1859, des ordres semblables furent donnés à la marine française pour protéger la frégate autrichienne, la *Novara*, qui revint effectivement à Trieste au mois d'août de cette même année, d'un voyage scientifique autour du monde entrepris depuis 1857, sur le désir de l'archiduc Maximilien, le futur et malheureux empereur du Mexique.

2. Même pour l'aiguade, nombreux furent les accidents : « On n'a pas l'idée de la difficulté et du désordre avec lesquels se fait cette besogne. Deux canots ont chaviré sur la barre. Il s'est noyé 6 hommes, dont 1 garde de la Marine, nommé M. Clapier, de Toulon » (15 juillet), appartenant probablement à la famille de Clapiers, celle de Vauvenargues. Quant au vouloir discutable des pilotes américains, cf. LACOUR-GAYET, pp. 158-162 ; Charlemagne TOWER, *Le marquis de la Fayette*, I, p. 392-6.

3. Lacour-Gayet l'appelle M. de Ribierres ; mais Bougainville marque très nettement le nom de Ribies qui était celui d'une famille d'Auvergne, comme l'étaient aussi Estaing et La Fayette.



attendre de bons alliés ; mais leur refus obligeait l'armée à changer de projet ; elle se détourna vers la côte de Rhode-Island, afin de dégager Newport, ainsi que le désirait Washington... D'ailleurs les projets d'Estaing avaient été trop ébruités ; en outre, le général américain Sullivan, qui devait appuyer l'opération, apporta trop de retard à son concours et ce fut la cause d'assez vives récriminations. Les historiens ont raconté très clairement la déconvenue nouvelle de la flotte à Newport, où Bougainville ne marque personnellement que par sa protestation contre l'emploi de matelots insuffisamment armés et complètement inexercés, comme corps de débarquement. Il comptait à bord nombre de malades, auxquels il s'intéressait toujours avec plus d'attention qu'il n'était habituel dans le service militaire de son temps, et commençait de ressentir lui-même les atteintes du scorbut qui régnait autour de lui. Sans insister sur les manœuvres de Howe pour sauver Newport<sup>1</sup>, sur la sortie des Français de la Baie de Narraganssett où se trouve la ville, par un rare vent du nord, pour rencontrer l'amiral anglais qui s'efforça de les attirer plus au large, et sur la tempête qui suivit, maltraitant les deux armées avec la même violence, nous retrouvons l'escadre au repos dans la Baie de Boston. Le *Languedoc* entre autres avait un urgent besoin de ce répit. Le 12 août au matin, le jour se levant avait « manifesté le malheur de la nuit. Nous avons été forcés... d'arriver lestement pour éviter un vaisseau dématé de tous mâts, sur lequel nous tombions en dérivant. Nous en avons passé fort près et avons reconnu le *Languedoc* auquel ne restait absolument aucun mât : ses dunettes, ses passavans, une partie de ses gaillards paroisoient délabrés. Nous ne vîmes que 2 ou 3 hommes qui se tenaient au tronçon du mât d'artimon. Il n'y avait plus ni bastingages, ni canons de passavans. Le squelette de ce beau vaisseau dérivait ainsi en silence, au gré de la tempête et des flots ».

Entre temps, le commandant du *Guerrier* ne négligeait pas de se renseigner sur l'esprit des Américains qui ne lui inspiroient pas une extrême confiance. « Wasington », — il écrit toujours le nom sous cette forme, — « n'est guère plus fort que les Anglais ; mais les troupes allemandes de ceux-ci servent à contre-cœur et il en déserte un grand nombre. 1.100 ont déserté dans la marche de Philadelphie à la Nouvelle York. Je sais ces détails de M. Fleury, Français passé ici avec M. Ducoudray ; lequel après avoir débuté par y servir quatre mois en qualité de soldat, par son courage et ses talents a forcé le suffrage de Wasington et du Congrès ».

1. « Pendant ces deux jours, l'amiral Howe a manœuvré à merveille. Comme il avait des vaisseaux qui ne marchaient pas bien, il n'a jamais été que sous ses huniers. Il a toujours eu le plus grand ordre dans les manœuvres de son escadre » (11 août).

Nommé avec le grade de lieutenant-colonel au commandement d'un corps de chasseurs....., ce brave jeune homme vient sur le *Languedoc* à l'expédition de Newport..... Tous les officiers, sergents et ouvriers d'artillerie, partis en janvier 1777 en Amérique y ont été mal accueillis et sont repassés en France. M. Du Coudray allait servir simple volontaire lorsqu'il s'est noyé<sup>1</sup>. Il y a eu beaucoup d'intrigues contre ce détachement de Français... En tout, il y a en ce pays de fortes cabales; le grand Wasington lui-même est sans cesse obligé de les combattre. Lui seul soutient l'Amérique et la défend des fers de la Métropole. Beaucoup de colons sont toris<sup>2</sup>, c'est-à-dire royalistes; le plus grand nombre cependant est pour la liberté » (21 juillet).

En outre, le caractère de Bougainville transparait quelquefois dans les *apartés*, que fait naître par exemple la vivacité de son général. « Signal d'ordre de marche sur une ligne; puis, la flamme du *Tonnant* avec le signal de forcer de voiles; puis, de virer vent devant par la contre-marche : quelle pitoyable ligne tout cela a fait. Ensuite, tout à coup le général est arrivé vent arrière, puis signal d'arriver, puis de prendre bas-bord amures. Il a largué basses voiles, amené les huniers et débordé le grand, puis signal de tenir le vent. Oh ! ma foi ! Patience humaine ne peut résister à ce charivari de signaux ! » (31 juillet.)

Vers le même temps, il eut un singulier incident domestique à son bord : « J'ai été obligé de faire mettre aux arrêts l'aumônier du vaisseau. C'est un abbé sacré prêtre à Rome même, le plus détestable sujet en tout genre qu'il puisse y avoir dans toute la milice papale. »

Suit l'énumération de quelques peccadilles un peu fortes commises par ce capucin défroqué, « ivrogne fieffé » qui avait débuté, dans son ministère à Toulon, par accompagner les gardes de la marine dans des visites

1. Sur M. Tronson du Coudray, cf. le Baron DE CONTENSON, *L'Ordre américain de Cincinnatus en France*, pp. 52-3; Thomas BALCH, *Les Français en Amérique*, pp. 18-71; DONIOL, II, pp. 353-364.

La guerre d'Insurgence américaine ne nous en apprend pas beaucoup plus long que ne devaient nous en révéler, par la suite, tant d'autres aventures humanitaires où nous nous sommes risqués : en Grèce, sous Charles X; en Belgique, sous Louis-Philippe; en Italie, sous Napoléon III. « Il n'est bruit que de querelles et de trahisons entre les partis », écrivait Lord BYRON, au sujet des Grecs. « Ils ne veulent rien que de l'argent; déclinent tous les conseils tactiques, et n'ont aucune sympathie pour les officiers à leur service » (11 sept. 1823). En pareil cas, c'est toujours l'esprit que résumait d'un mot vif, mais vrai, l'impératrice Eugénie : « Ne croyez-vous pas que le métier de rédempteur soit un métier de sot ? » (au comte Arese; 26 août 1859).

2. Bougainville, qui avait été secrétaire d'ambassade à Londres, parlait sans doute l'anglais assez couramment, et on l'employait volontiers au Canada comme interprète; mais sa langue n'est pas toujours très idiomatique. Il n'écrit jamais correctement les *Tories*.



étrangères au caractère religieux. Une scène plus scandaleuse encore éclata le 24 août et Bougainville dut faire traîner aux arrêts de nouveau, ce « prêtre sacrilège » qui l'accablait de malédictions et auquel il interdit de célébrer la messe. Il fut enfin expédié à bord du *Languedoc*, dès l'arrivée à Boston, où un conseil d'aumôniers le cassa et le remplaça par un plus digne sujet le 18 octobre.

L'Amérique émancipée a connu, parmi ses milices improvisées, quelques aumôniers de ce genre. — Tel celui de la Guerre de Sécession, à qui l'on reprochait aussi son amitié pour la bouteille et qui protestait que l'on ne peut pas exiger d'un pauvre homme toutes les vertus de l'Évangile pour 25 dollars par mois. Mais le chapelain de Bougainville, « n'ayant que des vices et pas une bonne qualité », vrai « fléau dans un vaisseau », n'arrivait pas même à ce taux de valeur.

En revanche, il eut le 21 août une vive émotion, probablement imprévue : « M. de la Fayette m'a fait présent de l'épée de M. le Marquis de Montcalm qu'il a retirée d'un habitant de ce pays, lequel la conservait comme un monument précieux. Je l'ai baisée les larmes aux yeux, et elle me devient encore plus chère par la main du jeune et preux chevalier de qui je l'ai reçue » (21 août).

Même après la tempête, pendant les hésitations d'Estaing devant la nécessité d'abandonner Newport, — en quoi Bougainville et son ami le commandeur de Suffren s'accordaient dans leurs représentations au général, — le commandant du *Guerrier* marque une réflexion qui revient à plusieurs reprises dans son journal et qui témoigne de la largeur de son caractère, outre son expérience de vieux marin : « Mais au nom de Dieu, décidons et agissons et qu'au moins, après les travaux indispensables à la sécurité de l'escadre, nos équipages aient un repos qu'ils ont bien acheté ! J'observe avec une douleur profonde que, dans tous les conseils, dans toutes les délibérations, on n'a jamais eu égard au physique actuel de nos matelots et soldats, comme si la santé des hommes n'était pas la base de toute opération. On devrait réfléchir aussi à l'effet que produit sur le moral l'altération du physique, surtout quand ces hommes peuvent croire que leurs maux viennent de la faute des chefs » (31 août).

Bien qu'Estaing vint aussi du corps bleu, et pût agréer ces observations, c'étaient là des considérations qui devaient froisser la généralité du corps rouge dans la nonchalance de son rigorisme militaire..., et qui expliquent plus tard en partie les griefs que Grasse exprimait au nom du service contre Bougainville <sup>1</sup>.

1. ARNETH et GEFROY. *Corresp.*, III, 104; LACOUR-GAYET, 432. — Comparer les critiques violentes de Grasse contre d'Estaing, 599.



Le 28 août 1778, l'escadre se trouvait dans la baie de Boston, avec la douzaine de prises qu'elle convoyait dont une, la *Rosamonde*, confiée au *Guerrier*, qui eut à la ravitailler dans des conditions où parfois elle touchait à la famine. L'escadre arrivait mal à propos. Les chefs américains ne pardonnaient pas aux Français d'avoir abandonné Rhode-Island et ne voulaient rien entendre aux difficultés qui auraient rendu impossible la sortie de l'armée, sans le concours d'une brise presque miraculeuse : « Le peuple de Boston ne voulait pas qu'on reçût notre escadre. M. Hancock <sup>1</sup>, cet homme qui joue un si grand rôle dans une révolution dont il a été le plus fort instigateur, est venu cet après-midi voir le général français, et de l'air le plus insolent lui a remis la protestation en lui disant : « *It is for you* ». Les termes n'en sauraient être plus outrageants. Le comte d'Estaing, dans sa réponse a été de la plus grande modération. . . . triste, très triste position pour nous. . . » (28 août).

Ajoutez que la misère personnelle des équipages était grande et mettait à l'épreuve le stoïcisme de tous. « J'ai reçu ce matin du *Sagittaire* (d'Albert de Rioms) 26 barriques d'eau. Il ne m'en restait plus que 52, dont une partie encore est engagée dans les câbles ; aussi ignorons-nous s'il ne s'en trouvera pas quelque une vide, comme il s'en est déjà trouvé plusieurs. J'ai réduit la consommation à 4 barriques et demie par jour. L'équipage souffre, mais sans murmurer, parce que l'état major donne l'exemple. Nous ne mangeons la soupe que de deux jours l'un, plus de café, aucune espèce de ragoût, chaque officier reçoit 4 quarts d'eau pour 24 heures. Le pain se fait à l'eau de mer et toutes les salaisons y cuisent <sup>2</sup>, cependant, voilà 4 mois et demi de mer avec des travaux continuels depuis notre arrivée sur cette coste, pas un jour de repos. Il est mort aujourd'hui un homme, et le scorbut étend ses progrès. Le *Languedoc* est dans une situation plus critique encore. Prêt à manquer de biscuit son malheureux équipage n'en a plus guère qu'une partie de la ration ordinaire : aussi le découragement y est extrême <sup>2</sup> » (21 août 1778).

Le 29 août seulement, le commandant du *Guerrier* put écrire : « J'ai remis aujourd'hui l'eau à discrétion » bonheur attendu depuis de longs

1. John Hancock était l'héritier d'un oncle, très riche marchand, Thomas Hancock, d'ailleurs fervent royaliste et tory qui avait fait sa « prune » — sa fortune — en important de Hollande du thé de contrebande qu'il fournissait aux *messes* de l'armée et de la marine anglaises (Sir George TREVELYAN, *The American Révolution*, ch. III, v. Tauchnitz, p. 189).

2. La proximité de la côte et des « Terres Chaudes » permettait néanmoins, à l'occasion, d'améliorer l'ordinaire : (le 4 août) « Il y a eu à bord de chaque vaisseau de l'escadre une distribution de 2 ananas par plats de matelots et de soldats. On a aussi commencé ce matin à leur donner de la viande fraîche ».

mois. Et à cette même date du 29 août, il écrit encore : « J'ai commencé à envoyer une partie de nos gens se promener à terre. C'est après 140 jours de navigation qu'ils auront ce premier de tous les plaisirs. »

Aussitôt mouillée dans la rade de Boston, l'escadre s'occupa naturellement de la défendre et de protéger la ville qui était facilement attaquable. Ce soin revint à Bougainville qui avait, comme Estaing, du reste, l'expérience des affaires militaires<sup>1</sup>, et qui débarqua du *Guerrier*, dont il laissait par ordre le commandement à son second, M. de Grasse-Limermont. Il n'y a pas lieu de s'arrêter aux mesures qu'il prit pour fortifier la presqu'île de Nautasket et l'île Georges. Mais ses plaintes sont constantes : il manque de bois, surtout de planches ; les vaisseaux ne le ravitaillent point ; les ouvriers américains travaillent fort peu<sup>2</sup>. Pour comble d'ennui, une émeute brutale éclatait à Boston ; M. de Saint-Sauveur, chef d'état-major, lieutenant de Breugnon, y fut mortellement blessé, et Pléville Le Pelley, le futur ministre de la marine grièvement atteint<sup>3</sup>. Bougainville en fut désolé<sup>4</sup> : « Le malheureux Saint-Sauveur est mort victime de la patrie, mais victime immolée de la façon en tout genre la plus cruelle.

1. Devant les récriminations hargneuses des Américains, qui s'obstinaient à ne pas comprendre les justes raisons que l'on avait eues de renoncer à l'aventure de Newport, le comte d'Estaing écrit que, si le général Sullivan, le plus amer de ses critiques, le désirait, « il irait sur le champ à la tête de 800 Français, servir sous ses ordres, et qu'il lui serait aussi strictement subordonné qu'il l'avait été à M. le Maréchal de Saxe, lorsque, à l'armée des Flandres, il commandait un régiment en 1746 » (30 août).

Pendant son séjour à Newport, Estaing, vieil officier de terre, avait invité par écrit Bougainville, autre officier du même service, à l'accompagner, le 31 juillet, pour « une reconnaissance offensive dans l'île de Conanicut, évacuée par les ennemis. » Cette reconnaissance se fit à 11 heures du matin. Cent hommes de marine et des troupes de terre forment l'escorte du général. L'un et l'autre officier jugèrent certainement à leur valeur les conceptions militaires du général Sullivan, qui n'était d'ailleurs qu'un avocat (Cf. DONIOL, III, 347-355 ; TOWER, I, 441-5.)

2. Les 50 travailleurs américains font infiniment peu d'ouvrage (19 septembre). —

« La redoute, commencée le 17 septembre par les 50 travailleurs américains, est enfin terminée. Le fossé est peu large et peu profond ; le parapet fort mince, mais le gazonnage en est fait à merveille. Les 50 Américains n'ont achevé qu'en 21 jours ce que 30 de nos soldats eussent terminé en 8. On ne saurait croire à quel point les gens de ce pays sont lents et paresseux » (8 octobre).

3. Toujours à ce propos, Bougainville écrit « M. de Prévile » ; mais il ne s'agit pas de M. de Gras-Prévile, commandant l'*Engageante*.

4. « Il n'est que trop vrai que des Américains ont attaqué, la nuit du 7 septembre, notre boulangerie. M. de Saint-Sauveur a été jeté par terre d'un coup qui lui a fendu la tête et mis la cervelle à découvert. Un grenadier de la marine lui a sauvé la vie en le couvrant et écartant à coup de sabre les coupe-jarrets qui voulaient l'achever. Il en a tué ou blessé six, et les autres se sont dispersés, voyant accourir quelques autres grenadiers de la marine » (19 septembre).



Jel'aimais tendrement et personne ne méritait mieux d'être aimé. Il réunissait les qualités essentielles aux connaissances et aux grâces de l'esprit. Le Sénat de Boston a offert à M. le Comte d'Estaing de faire faire à cet infortuné Français, de magnifiques obsèques et de lui élever un monument dans le temple principal de Boston. C'eût été un monument éternel de la férocité de cette république naissante et un titre qui eût bien constaté son origine. On n'a pas cru qu'il fût décent qu'un catholique eût un tombeau dans une église protestante. Je ne pense pas que l'ombre du défunt se fût plaint de cette irrégularité » (16 septembre).

En somme, l'affaire se dénoua, trouvait Bougainville, sans une suffisante considération pour notre service ; et lorsque, le 22 septembre, Estaing fut, « avec un cortège nombreux faire une visite aux principaux chefs et sénateurs américains » pour les remercier, disait-on, « de l'intention où ils étaient de rendre de pompeux honneurs funèbres au cadavre du pauvre Saint-Sauveur, — « les Américains pourront répondre », ajoutait-il, « qu'il n'y a pas de quoi. » — Du reste, avant même que l'épithaphe approuvée par le roi eût été posée sur la tombe — Bougainville la reproduit le 26 octobre<sup>1</sup>, et tous les officiers français avaient reçu l'invitation de lui rendre visite, — une nouvelle collision s'était produite dans l'irascible Boston : « Il y a encore eu dans la ville une querelle entre plusieurs de nos soldats et des Américains, 4 ou 5 de ces derniers sont été tués, et un Américain ayant eu un bras coupé, les Américains ont promené dans la ville ce bras enveloppé dans un linge, en appelant le peuple à la vengeance ». Heureusement, Hancock et les chefs américains intervinrent à propos, firent arrêter une quarantaine de personnes des deux bords, et le procès, juridiquement instruit, démontra l'innocence des Français. Tout de même, nos boulangers furent retirés de la ville (7 octobre). Mais l'antipathie sourde n'était pas moins réelle. « On voit que ce peuple naissant est bercé des mêmes puérilités dont on a de tout temps amusé les crédules hommes de l'autre monde » (23 septembre). Le

1. L'épithaphe, trop longue pour être reproduite ici entièrement, portait en titre : « Ce monument a été érigé en conséquence d'une délibération de l'État de Massachusetts Bay, du 16 septembre 1778 en mémoire du comte de Saint-Sauveur, premier chambellan de Mgr le comte d'Artois, frère de sa Majesté le roi de France. Cet officier aide-major de l'escadre française et lieutenant de vaisseau embarqué sur le *Tonnant*, après avoir eu le bonheur de risquer sa vie pour le service des États-Unis, remplissait son devoir lorsqu'il a été la victime d'un tumulte causé par des gens mal intentionnés... »

« Cette inscription proposée... par le comte d'Estaing... envoyée par le roi de France à ses alliés, a été approuvée par les comtes de Brugnion et de Broves, officiers généraux et gravée sur cette tombe par les ordres du colonel Thomas Daway, nommé à cet effet par le gouvernement ».



19 octobre encore, le général Hancock, le président du Sénat et quelques autres Américains, viennent visiter les ouvrages de Bougainville et les troupes sous les armes. « Ce qui les a frappés, c'est que nos soldats ne sont pas des nains. Les Anglais le leur avaient presque persuadé <sup>1</sup>. Plus généralement d'ailleurs, « les Américaines, tant de haute que de moyenne vertu, n'aiment pas du tout les Français ; qu'on juge par là de l'amitié que leur portent les hommes » (13 septembre).

« M. de la Fayette a dépêché un courrier à M. le comte d'Estaing... On ajoute qu'il est question de casser le général Sullivan pour le discours injurieux qu'il a tenu contre la nation française ; que M. de Wasington en a été furieux et a écrit au Congrès pour qu'il fît à la France la plus solennelle réparation. La meilleure est de n'en point parler. Cependant les prédicateurs dans les chaires exaltent les bons offices des Américains et font à ces derniers une obligation de nous aimer. *Vox clamantis in deserto*. Ce qu'ils aiment, mais furieusement, et sans qu'on le leur prêche, c'est l'argent des Français. Ils nous vendent toutes leurs denrées à un prix exorbitant <sup>2</sup> » (11 septembre).

Pourtant le 3 septembre, le Dr Chauney, le plus ancien pasteur de Boston, avait prêché dans la grande église de Boston un sermon sur le péché d'Israël, américanisé pour l'occasion, ce qui expliquait la contrariété des vents pour retarder l'escadre française, réduite plus tard à l'inaction, tandis que l'Anglais se réfugiait au Sandy Hook et que la Providence entravait la prise de Newport. « Les auditeurs ont demandé que ce discours fût imprimé, et il l'a été par Thomas et John Fleet » (19 septembre). Du reste, les autorités américaines avaient aussi leurs mésententes où les femmes entretenaient naturellement les séparations sociales.

Le 19 octobre, « il y a eu grand dîner à bord du *Languedoc*, pour M<sup>me</sup> Hancock, chargée d'en prier à Boston les personnes qu'elle jugeait à propos. Il y avait une vingtaine de dames, le président du Sénat, le Dr Cooper et autres amis de M. Hancock. Le général Heath, gouverneur de Boston, n'en n'était pas, n'ayant pas été prié par M<sup>me</sup> Hancock. Voilà donc la discorde dans le camp d'Agramant ». Nonobstant, pour garder la neutralité discrète, le lendemain 20, « le général Heath et plusieurs officiers américains sont venus dîner ici [sur le *Guerrier*] avec M. le comte d'Estaing. Les troupes d'infanterie d'Hainault et de Foix ont manœuvré devant eux et mérité leurs éloges <sup>3</sup>. »

1. Sur ces légendes malveillantes, cf. ORMESSON, p. 145.

2. « J'avais expédié dès le matin mon maître d'hôtel pour chercher quelques provisions : il est revenu à 10 heures du soir, n'ayant presque rien trouvé ; encore ce rien est-il d'un prix exorbitant » (14 juillet). — Pour le pain, voir plus haut p. 164 (19 juillet).

3. Comme exemple de dissidences sociales, « Gérard rapporte à Versailles le

Dans l'intervalle, Bougainville parcourait la ville dont il prévoyait le développement, se faisait expliquer sur le terrain, par des acteurs de l'engagement la bataille de Bunker-Hill, et passait même une nuit à Cambridge, amicalement accueilli par les autorités, dont l'Université comptait environ 120 étudiants (9-10 octobre). Il notait les dévastations commises par les Anglais, mais que les Américains devaient leur infliger en récompense durant la guerre de 1812 ; et surtout il insistait sur la fureur barbare dont nos ennemis traitaient les prisonniers français. « Les Anglais ont fait une invasion dans le Jersey, y ont brûlé les maisons et en ont enlevé tous les *bestiaux*. Cependant ce pays est plein de *tories*. Au reste, à Boston même, il y en a un grand nombre et il est des temples où l'on prie publiquement pour le roi d'Angleterre. Eh ! pourquoi les *tories* se gêneraient-ils à cet égard ? Pendant que les troupes anglaises occupaient Boston, le pasteur Cooper y appelait dans les sermons le peuple à l'indépendance » (3 octobre). — Les Anglais parlaient de livrer New-York et Long Island aux flammes, — ce qui mettait les *tories* dans la consternation (22 octobre).

Quant aux prisonniers français, le cas de l'enseigne Bouhé, ou Boubée, était cité comme typique. Abandonné avec 17 matelots par le *Protecteur*, qui se trouvait dans l'impossibilité de recueillir leur chaloupe, le jour de la sortie de Newport, il avait été pris par un corsaire anglais sur une goëlette du pays ; maltraité par ce corsaire, puis par l'amiral Gambier, à bord duquel il fut conduit, mis à deux-tiers de ration, laissé sur le pont avec les matelots », il n'avait pas été mieux accueilli « à New-York où il mourait de faim. On lui avait d'abord pris son argent, qui depuis lui a été rendu, les Anglais ayant appris la manière dont nous traitons leurs prisonniers et rougi peut-être de nous être si inférieurs en humanité et en procédé » (23 septembre).

Pour attaquer l'Anglais plus directement, on projetait une expédition contre le Canada et l'on annonçait la fabrication de raquettes ; mais Bougainville n'y croyait guère. Il n'en eut pas moins la surprise de voir arriver une députation de sauvages et de s'y retrouver au sein de sa

détail suivant, qui semble d'hier et de notre propre pays. Rendant au Congrès, le jour de la Saint-Louis, le repas de gala qu'il en avait reçu, il eut chez lui toute l'assemblée, qui célébra avec empressement l'anniversaire de Sa Majesté. Il aurait voulu que la soirée se terminât par un bal ; mais on lui fit entendre qu'on lui saurait gré d'y renoncer, parce qu'on tenait à établir une démarcation absolue, entre les Whigs et les Tories, surtout entre les femmes. » Mais, sous couleur de politique, il s'agissait d'un véritable exclusivisme de caste, auquel on ajoutait un prétexte de dévotion presbytérienne et religieuse (cf. DONIOL, t. III, p. 396 ; W. d'ONNESON, *La Première Mission officielle de la France aux Etats-Unis*, pp. 169-170 ; 178-180).



famille iroquoise <sup>1</sup>. « Il est venu 3 sauvages à bord du *Languedoc* dont un est du Sault Saint-Louis près de Montréal et est le petit-fils d'Onoraguet, chef iroquois par qui j'ai été adopté » (28 octobre). Ce que Bougainville ne disait pas, mais ce que racontait malicieusement Gérard, c'est qu'un de ces sauvages, qui parlait encore la langue de notre pays et portait au cou une médaille donnée par M. de Vaudreuil, se trouvait le neveu de Bougainville, par sa mère, dont la sœur avait été jadis la femme du jeune officier ; et qui avait en outre un cousin sur l'escadre. Bougainville, au surplus, était en relation directe avec Gérard auquel il avait été chargé par Estaing d'adresser un simple précis des opérations de la campagne » (21 octobre).

Enfin, suivant le désir des Américains, la flotte anglaise ayant pris le parti de se porter sur les Iles, l'escadre française devait la suivre aux Antilles. L'Amérique ne lui avait pas été clémente. Outre les tempêtes si vives et soudaines dans ces parages atlantiques, elle avait subi deux grandes déconvenues stratégiques : l'évasion de l'escadre anglaise, hors de la Delaware et son retranchement inaccessible dans la baie de Sandy Hook <sup>2</sup>. Ajoutez les sources de mésintelligence entre ces insurgés novices

1. Sur cette visite, cf. DONIOL, III, 423.

Cette aventure familiale devait remonter au printemps de 1757, quand le jeune officier, âgé de 28 ans, vivait au lac Saint-Louis, avec ses frères de la Tortue, dont la tribu l'avait adopté, baptisé d'un nom iroquois, et que pour sa part il comblait de tabac et de vermillon.

En 1811, un émigré, le chevalier de Mun, retrouva, dans la vallée du Mississipi, cette tribu de Shawanoes, qui s'était réfugiée en Louisiane après avoir combattu les Américains, et qui maintenant, fondue avec la famille d'un vrai canadien, Louis de Lorimier, gouvernait, au nom de l'Espagne, le district du cap Girardeau, sans avoir perdu le souvenir de Bougainville.

D'ailleurs, lorsque d'Estaing, à l'occasion de ces sauvages venus visiter son escadre, leur confiait, comme le racontent Bougainville et La Fayette, des proclamations à répandre au Canada contre les Anglais, il contrariait sans le savoir les instructions de son gouvernement et le désir du clergé canadien : le gouvernement désireux que l'Angleterre conservât le Canada pour contenir les nouveaux États-Unis dans la nécessité de l'alliance française ; le clergé, méfiant de l'intolérance puritaine des vieilles colonies anglaises, excommuniant net tous les Canadiens qui se risquaient à faire cause commune avec les Insurgents. Et c'est pourtant de cette époque que date l'essor du catholicisme Outre-Atlantique (Cfr. ORMESSON, 187-8).

2. « Les Anglais conviennent assez généralement qu'une escadre comme la nôtre ne peut forcer le Sandy Hook, mais il y a passage pour les plus gros vaisseaux par Hell Gate, entre Long Island et le continent ».

D'autre part, on ne pouvait dédaigner le coup d'œil des pilotes américains : celui du *Guerrier*, refusant de risquer la sortie de Boston le 3 novembre, au moment où l'escadre prenait le large, évita au vaisseau un échouage que subit le *Zélé*. « Donc notre pilote américain avait toute raison. »



à tant d'égards et leurs appuis accourus d'Europe. A la vérité, le Congrès venait de délivrer à l'armée un certificat de bonne conduite et une attestation de capacité pour son chef, avec les compliments particuliers du secrétaire chargé de la missive : — « Certificat indécent, suivant nos mœurs, honnête peut-être suivant l'esprit américain », pensait Bougainville, « auquel d'Estaing prit le sage parti de ne pas répondre.... de n'en pas même accuser réception » (1<sup>er</sup> novembre). Mais Bougainville, sur l'ordre de d'Estaing avait « fait et adressé » à Gérard son précis de la campagne et l'on pensait que le Congrès le ferait publier dans les papiers publics aussitôt le départ de l'escadre (21 octobre).

Le général avait enfin prévenu Bougainville que la destination était celle de Fort de France, à la Martinique (11 novembre). Estaing était allé, dès le 29 octobre, « à bord de tous les vaisseaux, remettre aux capitaines des paquets cachetés à ouvrir en cas de séparation, et ordonnait si l'on s'accrochait à l'ennemi, de tuer tous les matelots et soldats qui feraient les j... f... dans les combats. D'ailleurs, je ne crois pas », ajoutait Bougainville, « un pareil ordre suffisant pour autoriser les officiers à ces meurtres », l'ordonnance exigeant en pareil cas un jugement dans les règles.

L'armée préparée à de nouvelles éventualités gardait un sentiment d'amertume, car on ne lui avait pas annoncé une aussi longue campagne. Puis, on ne recevait pas les lettres de France que « les officiers de la frégate américaine la *Providence*, partie de Brest, avaient dit avoir mises à la poste de Portsmouth. Tout le monde, dans l'escadre, est persuadé que ces lettres ont été interceptées. Si cela est vrai, les galères sont préférables au métier que nous faisons » (30 octobre). Il ne reçut enfin une lettre, la seule depuis le départ, que le 22 décembre.

Quoi qu'il en fût, l'armée se remit en marche sous de médiocres auspices. Elle dut essuyer un véritable coup de « vent des morts » (2 nov.) qui mit la *Provence* et le général fort mal en point. « Je ne sais si ce

Du reste, pour ces opérations difficiles et discutées sur la côte atlantique, on nous permettra peut-être de rappeler les manœuvres de Byron, d'après les journaux de bord anglais, saisis par nos frégates et analysés par Bougainville : Le 1<sup>er</sup> octobre, Byron mouille en dehors du Sandy Hook, par 9 brasses, il envoie son *master* et son pilote baliser la barre. Le 2, il la passe avec le *Culloden* et mouille en dedans du Sandy Hook, n'ayant jamais trouvé moins de 4 brasses anglaises, qui font 22 de nos pieds. Le 6, il envoie baliser la barre pour la repasser, ce qu'il fait le 7 au soir avec le *Culloden* et le *Royal Oak* : ce dernier s'était échoué et l'amiral lui avait envoyé ancres et chaloupes. Le 11 octobre, il appareille du Sandy Hook et y revint mouiller le 17. Le 19, il en repart avec toute l'escadre et environ 100 transports, escortés de convoyeurs, pour Halifax et l'Europe (30 janvier 1779).

second accident dégoûtera M. le comte d'Estaing des canons placés sur la dunette et les passavans. Qui lui donnera maintenant des voiles et des agrés ? Il a fait prendre d'autorité les rechanges de tous les vaisseaux, en se chargeant de les faire remplacer à Boston. Ce remplacement était chimérique » (6 (Déc.).

« J'ignore à quelle espèce de campagne est aujourd'hui propre l'escadre de Toulon, si dénuée d'agréés et avec aussi peu de vivres » (10 novembre). « Ma foi, je ne conçois pas qu'on mette ainsi à l'aventure la subsistance des hommes ; je le répète pour la centième fois : Dieu seul sait comment ceci finira » (18 novembre). « J'apprends, par ceux qui ont navigué dans ce parage, que la croisière y est diabolique ! C'est ici que M. de Nesmond eut, dit-on, son mât de mizaine enlevé avec tous ses haubans sans qu'on eût su ce qu'il devint, histoire ou fable célèbre dans la marine ; ici, il y a deux ans, une frégate anglaise croisant dans cette saison, périt à la mer dans un ouragan. Enfin, c'est un parage qui fait faire grande dépense de mâts » (16 décembre).

Néanmoins, le 9 au matin, après des manœuvres et des détours inutiles, — « mais nous n'aimons pas les choses simples » — on jetait l'ancre au Fort Royal de la Martinique : « Pour nous, ce mouillage est la terre promise que nous voyions de loin. » Bougainville y retrouvait sa vieille *Boudeuse*, compagne du tour du monde et dont la vue, jointe à la menace incessante de l'escadre que devait amener de Terre-Neuve l'amiral Byron<sup>1</sup>

1. « Ce Byron », comme écrivait Bougainville, était tout simplement le grand-père du poète, l'Hon. John Byron, qui à la tête d'une petite division envoyée d'Angleterre en juin 1764, composée du *Dolphin* et du *Tamar*, sous le prétexte (*a blind*) d'une expédition aux Indes Orientales, avait pris possession des Iles Malouines, au nom du roi Georges III, les rebaptisant « Iles Falkland » et les enlevant à Bougainville juste un an, le 23 janvier 1765, après que celui-ci fût descendu dans l'archipel (2 février 1764). On sait qu'il s'ensuivit une controverse acide en diplomatie, dont les fameuses lettres de *Junius* conservent le souvenir en Angleterre, et à laquelle se mêla l'Espagne réclamant la priorité sur ces mêmes îles que l'on dut lui abandonner, non sans que Bougainville eût été chercher deux fois à Madrid, à franc étrier, le remboursement de ses dépenses et de sa fortune familiale, fixé au chiffre de 603.000 livres. Encore n'était-ce pas tout : car la France qui tenait à garder le contact avec l'Espagne, finit par accorder à cette puissance l'expulsion des Jésuites, dont Bougainville fut le témoin médiocrement admiratif sur terre espagnole d'Argentine. On peut consulter sur cette édifiante histoire l'aumônier Dom PERNETTY, *Journal aux Iles Malouines*, 1769 ; l'excellent mémoire de M. Paul GROUSSAC, directeur de la Bibliothèque de Buenos-Ayres, *Les Iles Malouines*, Coni frères, 1910 ; enfin, le travail de Louis BLART, *Les Rapports de la France et de l'Espagne, après le pacte de famille jusqu'à la fin du ministère de Choiseul*, Paris, Alcan, 1915, pp. 86-8, 132-137.

Pour en revenir aux Byron, nous rappellerons que le Commodore John Byron passait pour ne pouvoir s'embarquer sans soulever les fureurs de l'Océan, ce dont Bou-



— « C'est celui que j'ai rencontré dans le détroit de Magellan — (21 juillet 1778) — devait lui inspirer le souvenir de son périple, ne fût-ce que pour lui calmer les nerfs.

Mais le 12, impossible d'avoir une barrière d'eau ni une once de vivres, le général de qui tout dépend et toujours remuant, « est encore à terre » : — « Oh ! mon Dieu, donnez-moi la vertu qu'on nomme patience ! »

En outre, le commandant continue d'être peu satisfait de ses hommes. « Rien n'est plus mal que l'équipage du *Guerrier*, mauvaise espèce de matelots presque tous, et des officiers marins qui n'en ont que le nom, et en valent la paie. Enfin, pour virer vent devant, nous sommes obligés de carguer la grand voile afin de moins perdre. D'ailleurs, ils se sont embarqués mauvais et de peu de cœur, et, depuis, ils se découragent chaque jour davantage » (9 décembre). « Dieu sait tout ce que je donnerais pour être débarrassé de ce vaisseau ! » (16 décembre.)

Quant au général même, il le juge avec la perspicacité des historiens, bien qu'avec plus de causticité. Le 7 septembre, sur l'ordre direct de la Cour, le marquis de Bouillé venait de reprendre aux Anglais la Dominique que nous leur avions cédée en 1763. — De là, bien des espérances en éveil. « Cette conquête » de la Dominique faite par M. de Bouillé, avec un détachement des seules forces de son gouvernement, la seule frégate la *Tourterelle* et des bateaux du pays, agite notre général et met son imagination en effervescence. Que dira-t-on, si, avec les moyens si supérieurs qu'il a en mains, il ne fait rien ? Mais Byron, ce diable de Byron, vient sur nos talons. Ne faut-il pas le consulter un peu sur nos opérations ? » (11 décembre).

Bougainville souhaitait qu'on eût lancé Byron sur une fausse piste, en annonçant l'intention de défendre Saint-Domingue contre les convoitises anglaises. Mais il se trouvait qu'à ce chassé-croisé, où l'on semblait jouer à *qui perd gagne*, les Anglais venaient de nous reprendre Sainte-Lucie, ce dont Estaing, bien que prévenu de leur intention, apprit le succès en recevant aux approches de l'Île des coups de fusil.

Bougainville put s'apercevoir aux Antilles, et ce qui lui avait valu le surnom de *Foul-weather Jack*, « John, sale temps. »

Cinquante ans plus tard, le fils aîné de Bougainville, aussi futur amiral, se trouvait avec sa division, la *Thétis* et l'*Espérance*, dans la rade de Valparaiso (décembre 1825) : le petit-fils de John Byron, George Anson, Lord Byron, le neveu et l'héritier du poète, qui devait mourir pareillement amiral, en 1868, s'y rencontrait déjà ; et le commandant Hyacinthe de Bougainville, à propos de quelques évolutions, notait dans son journal : « Je vois avec plaisir que MM. les officiers de la marine anglaise ne sont pas tous de fins manœuvriers : Lord Byron, [par exemple] faisant demander à bord de l'*Espérance*, dont il était mouillé à 4 encablures, ce qu'il fallait faire sans l'aborder » — (7 décembre — Lord Byron, commandant *La Blonde* avec un état-major élégant, était enfin sorti de la rade, le 4 décembre).



« Le 14 décembre, nous avions tous nos bateaux à terre, quand un bateau envoyé de Sainte-Lucie a apporté la nouvelle que les Anglais l'attaquaient. Aussitôt, signal d'appareillage. A midi, l'escadre était sous voiles, avec des troupes de la garnison pour aller au secours ». — Mais le général avait déjà pris quelques mesures : « M. le comte d'Estaing m'a destiné à commander dans l'expédition le corps de réserve qui sera composé des troupes de la marine. Ma vie est à l'État, sur terre comme sur mer » (12 décembre).

Donc, le 15 à midi, l'armée française rangeant au vent de l'escadre anglaise, arriva successivement par la contre-marche et longea l'ennemi pour faire feu. On fit « la première pétarade, et à 5 heure la seconde », contre l'escadre anglaise, 7 vaisseaux et quelques frégates ; « mais de si loin qu'il faudrait bien un an de cette bruyante procession pour réduire ces vaisseaux. Je ne conçois rien à cette manœuvre. Il ne fallait pas tant de cérémonies. Se mouiller tous à portée de ces vaisseaux était la chose simple... Ce que nous avons fait déshonore la nation, encourage l'ennemi et détruit toute l'ardeur de nos gens. »

Pendant ce premier contact avec l'Anglais, la seconde phase avait été fâcheuse pour le *Guerrier*, lui tuant deux hommes, en blessant trois, occasionnant diverses avaries. Avec le détestable équipage du vaisseau, auquel il manquait d'ailleurs 100 hommes, on n'avait pu remédier à ces besoins qu'avec la bonne volonté des régiments de Foix et de la marine, outre les grenadiers de la Martinique dans les batteries. Néanmoins, Bougainville ne put rejoindre facilement son poste à la journée du 17. « J'enrage de n'être pas rallié, les vents refusent tout bord, les courants sont contre nous, dit le pilote, et notre équipage manœuvre avec une lâcheté sans exemple. » Enfin, il débarque vers midi une partie de ses troupes et les envoie au marquis de Bouillé, bien que lui-même eût grand besoin de leur service, au point que le vaisseau demeure hors de toute défense et qu'il se trouverait presque dans l'impossibilité de lever son ancre » (17 décembre).

Le 18, dans la matinée, nouvelle attaque de l'escadre sur les Anglais, « Que le temps est long à qui attend avec grand intérêt ! » A midi et demi, on ne tire plus à terre d'aucun côté. « C'était avec raison que nous attendions les nouvelles de 6 heures ; il en est venu de fort mauvaises. La journée coûte, dit-on, 1200 hommes, tués, blessés ou prisonniers. L'attaque s'est faite sans ordre ; de mauvais guides ont enfourné l'armée dans une gorge, soumise à des hauteurs dont les ennemis étaient maîtres et qu'ils avaient le plus garnies de retranchements. Ils avaient beaucoup de canons placés à merveille, et nous pas un ; ceux débarqués des vaisseaux sont restés au bord de la mer. Des matelots, à la route, portaient des

pierriers à la d'Estaing et les jettaient dans les bois pour fuir. L'élite de nos troupes a péri ; un grand nombre d'officiers de tous les corps, plus de la moitié des grenadiers et chasseurs ; on est de fait moins avancé que ce matin. Le général a cru devoir s'en rapporter au plan du Lieutenant du roi de cette île : MM. de Bouillé, de Damas, et de Lovendal n'ont pas été consultés. On n'a point débarqué de tentes ; je suis le seul qui en ait envoyé. On manque de cartouches et il n'y a pas de balles dans l'escadre. Nul ordre dans la distribution des vivres. Les troupes meurent de faim et de misère, et n'ont pour se reposer que les boues dont sont pleins les bois de cette île » (18 décembre).

Les habitants de Saint-Pierre, à la Martinique, fort inquiets des suites d'une opération, qui, si l'escadre de Byron venait se jeter à la traverse, risquait de tourner à mal, non seulement pour d'Estaing, mais pour l'avenir des îles françaises, venaient d'envoyer un navire aux nouvelles, — ce que l'on dissimulait au général, « car on le craint de toutes les manières possibles. » — Puis, les jours suivants apportent quelques nouvelles précisions sur le caractère du Chef. « Le temps a été assez beau hier après-midi, et cette nuit, la pluie et les grains reviennent avec le jour. Les eaux sont ici fort vives et le débarquement très difficile sur la plage de cette baie du Choc. La chaloupe de la *Provence* s'y est crevée en débarquant des canons du *Languedoc*. Le général a dit qu'elle était faite pour cela. Les troupes anglaises sont campées sur le morne Fortuné, et ce camp paraît être environ de 2000 hommes ; ils en ont, sans doute un autre sur le morne Vigie, occupé par 1800 hommes grenadiers et chasseurs. C'est ce poste que nous avons attaqué. Nos troupes sont exposées à la pluie presque continuelle, ou au soleil brûlant et à toute l'humidité de ces bois insalubres. Armes, munitions de guerre, vivres, rien n'est mis à l'abri. Cependant, M. d'Estaing a fait faire environ 250 tentes à Boston, où la toile n'est pas à bon marché, et nous les avons embarquées. Il n'a pas voulu qu'on les débarquât, disant qu'il n'en fallait pas pour une pareille expédition. Il a fait à la vérité débarquer des bombes ; mais il faudrait une année pour les conduire par terre en lieu où elles pussent incommoder les Anglais » (19 décembre).

Une nouvelle attaque française se préparant, le 20 décembre, les troupes de Foix reviennent à bord du *Guerrier*, vers 10 heures du soir : « Ces Messieurs de Foix, revenus à bord, nous ont dit que, la maraude à terre ayant été presque permise par le général, a été extrême. Tout a été pillé ; et, quand il a fallu, pour arrêter le désordre, ordonner des patrouilles, il y a eu des flibustiers employés à cette police, qui ont tué jusqu'à des habitants. Ces malheureux colons sont absolument ruinés et je les crois forcés à faire des vœux pour l'expulsion des troupes françaises. Il semble



que, depuis la dernière échauffourée, on est resté dans une entière inaction. » « Jusqu'à présent, on évalue le nombre des officiers tués ou blessés dans l'affaire du 18, à l'attaque du morne Vigie, à 35 et celui des soldats à 723 » (21 décembre) <sup>1</sup>

Finalement, après bien des ordres et conciliabules, et mouvements inutiles qui harassaient les équipages, et que Bougainville enregistre sans aménité, l'amiral préféra renoncer à ses tentatives sur Sainte-Lucie. « Ah ! que de forces donnent aux Anglais notre indécision, nos délais continuels et les fausses et plates manœuvres que nous manifestons chaque jour ! » — « N. B. Le général a proposé à M. de Bonneval, commandant l'*Alcmène*, si l'attaque a lieu, d'y faire de son chef les signaux pour les mouvements qu'il jugerait convenables et de tirer à boulets sur les capitaines de l'escadre qui ne feraient point leur devoir. M. de Bonneval a refusé cette belle et honorable commission » (25 décembre) <sup>2</sup>. — Au vrai, tout le monde se sentait fatigué. D'Estaing proposait à Bouillé de tourner les forces contre la Grenade et Saint-Vincent, se contentant de bloquer Sainte-Lucie ; Bouillé remontrait fort à point que, vu l'arrivée instante de Byron, le blocus n'empêcherait pas les Anglais de reprendre cette île, à quoi la Cour tenait médiocrement, et risquait de mettre en péril nos colonies précieuses de la Guadeloupe et de la Martinique en réduisant leurs forces défensives, outre les lourdes pertes déjà subies. Le général se rendit à la sagesse de ces raisons et prit le parti de regagner ses quartiers d'hiver. « Il fait bien, et il me tarde que cela soit fait. J'ai été visiter notre champ de bataille, et reconnu combien l'attaque avait été enfournée. Nos postes avancés sont à 30 pas de ceux des Anglais, et on est convenu de part et d'autre de ne pas tirer sur ce qui se présentera sans armes » (27 décembre).

Le 29 décembre, on rentrait au Fort Royal, avec troupes et munitions, ayant seulement arrêté depuis quelques jours six ou huit habitants, des plus aisés qui communiquaient avec l'ennemi, et qui, de concert avec M. Micon, Gouverneur de Sainte-Lucie, leur faisaient des offres de capitulation.

« Voilà donc les Anglais maîtres de Sainte-Lucie, » concluait Bougainville en terminant cette première année d'épreuves américaines. « S'ils

1. « L'escadre de Barrington a eu 7 hommes et 1 officier tués, lors de nos 2 passes ; leur perte dans l'action du Morne Vigie est de 127 hommes et peu d'officiers » (2 janvier 1779).

2. Cependant quelques mois plus tard, lors de la rencontre avec Guichen, les 16 et 17 avril 1780, l'amiral Rodney, afin de rappeler à l'ordre un de ses capitaines, Bateman, ne se gênait pas pour lui envoyer de plein fouet un boulet sur le *Yarmouth* (David Hannay, *Rodney*, p. 130).



eussent sçu notre escadre arrivée en ces mers, ils se fussent bien gardés de songer à cette expédition ; et la considération de nos forces en perspective eût produit ce que n'ont pas produit nos forces elles-mêmes, mal employées à la vérité. Il est certain que la prise de la Dominique est un plus qu'équivalent à la perte de Sainte-Lucie ; mais la honte imprimée à nos armes à Sainte-Lucie ne se rachète par rien. Les habitants de Sainte-Lucie doivent beaucoup à ceux de Saint-Pierre, et ces créanciers ne sont rien moins que tranquilles sur la bonté de leur créance. Comme les habitants de Sainte-Lucie doivent aussi beaucoup aux îles anglaises, les Anglais feront de préférence payer aux habitants conquis ce qui est dû à leurs colons » (30 décembre).

On verra un peu plus loin que des journaux de bord d'officiers anglais capturés par nos croisières confirment le sentiment de Bougainville.

« Le comte d'Estaing avait consulté pendant cette malheureuse expédition, le général de Bouillé et les capitaines de vaisseau de Suffren et de Bougainville. Nous devons ajouter qu'il n'avait pas suivis leurs conseils. <sup>1</sup> »

Pendant tout ce quartier de campagne, Bougainville avait loisir de maugréer. La guerre était ouverte nettement contre les Anglais. « Et je songe que... chaque jour que nous allons passer de plus dans cette croisière détériore notre position. Je désire songer faux et que la brillante étoile du comte vice-amiral donne à tout ceci une heureuse conclusion. » (7 décembre). Toutefois, la question des vivres était essentielle, les îles de l'Amérique ne pouvant alimenter une pareille escadre. Les provisions mêmes de « nos seigneurs les capitaines » tiraient à leur fin, et ce n'était pas petite affaire que de former une table des états-majors : « On avait annoncé une campagne de 6 mois, et le 9<sup>e</sup> se trouvait déjà « sur le tapis », nous sommes souvent dans le cas de dîner comme le voyageur Enée<sup>2</sup>. *O passi graviora, dabit deus his quoque finem* (6 décembre).

« Cependant, nous faisons ici, comme machinalement, ce que faisait en son gîte le lièvre de la Fontaine : nous songeons » (6 décembre).

## II.

(1779)

Cette affaire de Sainte-Lucie, qui, dégénérant en escarmouche, n'avait pas marqué de part ni d'autre une extrême ardeur de s'engager à fond<sup>3</sup>,

1. CHEVALIER, p. 131.

2. *Énéide*, I, 499.

3, Il y avait là comme un mot d'ordre : « Si nous osions employer une image

n'en avait pas moins coûté à la France, suivant le calcul du marquis de Bouillé, gouverneur des Iles, un millier d'hommes tués, blessés, prisonniers, ou destinés à mourir aux hôpitaux, dont la perte tombait, notait Bougainville, sur l'élite des troupes (31 décembre). — Mais aussitôt commença un petit jeu de va-et-vient parlementaire qui ne laissa pas de porter quelque peu sur les nerfs du vieux marin. C'avait d'abord été la capitulation de Sainte-Lucie, envoyée par les généraux anglais, avec une centaine de prisonniers faits par une de leurs frégates sur des navires arriérés de notre convoi pendant le retour. Les bâtiments indemnes de ce convoi, rapportaient que les Anglais de Sainte-Lucie s'étaient bien donné de garde, disaient-ils, « de canonner ni attaquer le camp de nos troupes, ce qu'ils pouvaient faire avec le plus grand avantage, parce qu'ils désiraient que nous restassions à Sainte-Lucie, afin que, Byron arrivant, ils pussent faire une main à fond. Fort bien raisonné ; mais, quand ils ont été assurés par notre déblaiement qui se faisait à leurs yeux, en plein jour, que nous étions décidés à évacuer, pourquoi n'ont-ils pas inquiété la retraite ? En vérité, leurs généraux sont peu actifs et leur succès tient au bonheur plus qu'au bien jouer » (2 janvier 1779).

L'ennui, de notre bord, était le manque d'entente et de réserve qui mettait l'ennemi au courant de nos affaires. Lorsque le ministre Sartine envoyait une dépêche à Bouillé, pour annoncer une escadre du comte de Grasse avec des troupes destinées aux Iles du Vent, le gouverneur, après avoir annoncé publiquement la nouvelle, ne communiquait la dépêche à d'Estaing que sur la réquisition officielle de celui-ci ; mais le parlementaire anglais rentrait à Sainte-Lucie parfaitement édifié : « Cette indiscretion peut avoir de funestes conséquences » (9 janvier).

L'Ile de la Martinique était vraiment, si l'on ose dire, une formidable « potinière ». A la façon d'un fléau, sévissait à l'intérieur de la colonie le scandale des lettres anonymes (19 janvier) ; les inconséquences officielles portaient à la connaissance publique tout ce que nous avions intérêt à dissimuler : « *La Gazette de la Martinique* annonce l'arrivée de M. le comte de Grasse avec 10 vaisseaux ; elle détaille l'état du *Tonnant*, de l'*Hector*, et de la *Provence* et le délabrement général de notre escadre. Cette gazette ne s'imprime qu'après l'inspection du gouvernement, et il est remarquable que l'administration fasse ou du moins laisse publier ainsi ce qui aurait dû être caché avec le plus grand secret, si tant est que l'envoi de ces forces ne soit pas une fable » (16 janvier).

aussi familière, nous dirions volontiers que ces cinq ans et demi de guerre font penser à une partie de cache-cache diplomatique... On ne songeait qu'à jeter dans la bataille le moins d'hommes et le moins de matériel possible » (D'ORMESSON, pp. 181-2).



Plus grave avait été l'indiscrétion à propos de la vieille *Boudeuse*, de Bougainville, qui, partie avec la *Tourterelle* pour escorter un convoi de marchands expédiés de Saint-Pierre et de la Guadeloupe, avait pris le 11, en quittant l'escorte, une corvette, la *Weazle* (la *Belette*) et l'avait d'abord conduite à la Guadeloupe même. Ce navire ramenait beaucoup d'officiers passagers, détachés par l'amiral Byron ; il portait en outre les registres de plusieurs vaisseaux de l'escadre anglaise avec plusieurs journaux de bord, qui pouvaient servir à donner une connaissance plus exacte des mouvements de l'ennemi pendant cette campagne, et que Bougainville ne manqua pas d'analyser pour sa part<sup>1</sup>. L'entourage du gouverneur Bouillé eut tôt fait de répandre la nouvelle de cette précieuse capture, au grand ennui d'Estaing qui voulait la dissimuler, et les parlementaires, quelque soin que prit l'amiral de les tenir à l'écart ou de les renvoyer, n'en perdirent rien d'utile<sup>2</sup>. Du reste, les habitants n'avaient, ce semble, qu'une confiance limitée dans nos moyens de défense : « Les habitants de Saint-Pierre envoient leurs effets dans les montagnes : Madame de Bouillé en a donné l'exemple. Il est singulier que cette affiche de méfiance dans nos forces, vienne de la femme du gouverneur, lequel ignore sans doute cette précaution féminine » (21 janvier).

Enfin, le 17 février, le général prit le parti de renvoyer, par un parlementaire anglais venu de la Barbade avec des prisonniers français, les officiers anglais pris sur la *Weazle*, avec tous les registres relatifs aux comptes des vaisseaux, attention qui fut appréciée des Anglais et qui montrait que, si l'on ne faisait déjà plus exactement la « guerre en dentelles », cependant, on continuait à y mettre des gants.<sup>3</sup> — Mais, en

1. Ces journaux de bord des officiers, dont l'envoi était réglementaire depuis 1688, pour les campagnes hors d'Europe, devaient être accompagnés d'un certificat de bon service et capacité délivré par le capitaine de leur navire : les appointements de l'état-major n'étaient payés que sur la présentation de ce Journal (Bougainville, 30 janvier : — Commandant ROBINSON. *The British Fleet*, 1894 ; p. 360).

2. Le parlementaire arrivé hier et qu'on a fait mouiller sous le fort est celui qui a apporté les prisonniers de la Barbade. M. de Bouillé les renvoyait sans prévenir le comte d'Estaing, lequel avec grande raison le retiendra ici une quinzaine de jours. Il est essentiel que les Anglais sachent le plus tard possible la prise de la *Belette*, et d'ailleurs nous sommes au moment de faire partir un convoi, et grâce à la publicité de tout ce que nous projetons de faire, ce parlementaire n'eût pas manqué d'en avertir à Sainte-Lucie » (27 janvier).

3. « Les Anglais ont été fort sensibles à l'honnêteté que le comte d'Estaing a eu de leur renvoyer les registres des vaisseaux de l'escadre de M. Barrington. L'amiral Byron et M. Barrington lui ont écrit des lettres de remerciements à ce sujet, en leur nom et au nom des capitaines de leur escadre.

« Notre parlementaire était mouillé au milieu de leur escadre, laquelle est dans



attendant, Bougainville avait déchiffré tous les journaux de bord de l'escadre Byron ; et c'est ici qu'il trouva la confirmation de ses idées sur la manœuvre manquée de Sainte-Lucie : « Une lettre d'un officier de la corvette *La Favorite*, dit que si, tout en arrivant, nous eussions attaqué l'escadre de Barrington, nous l'eussions inévitablement détruite ; que le lendemain, en sacrifiant 2 vaisseaux, nous leur eussions encore fait le plus grand dommage ; mais qu'après les premiers jours elle s'était mise en état de ne plus rien craindre » (30 janvier 1779). Il est vrai que, lorsque le comte de Grasse arrivant de Brest vient nous rejoindre le 20 février, et que d'autres ressources nous sont annoncées, parties de l'île d'Aix et de la côte de Guinée, Bougainville admire l'inertie anglaise : « Que fait donc l'escadre de Sainte-Lucie tant nombreuse et tant forte, de laisser ainsi passer ce qui nous vient ici et ce qui en sort ? » (20 février).

D'autre part, l'amiral Barrington se disait assez être embarrassé de son personnage. A bord d'une goëlette amphibie, dont le patron avait commission anglaise et commission hollandaise, mais dont tout l'équipage était anglais, on avait saisi une lettre de Barrington écrivant à un négociant de Nevis, que l'amiral Byron avait « assez d'occupation à veiller le Comte pour l'empêcher de faire plus de mal... d'Estaing ayant 2 frégates contre lui une. » La Martinique avait abondance de provisions ; « et eussions-nous 50 vaisseaux et autant de 1000 hommes, je conclurais que nous n'en ferions pas la conquête en 6 mois<sup>1</sup> » (10 février).

Cependant recommençait, en quelque sorte, le jeu de trictrac prévu par Bougainville : « *La Boudeuse*, la *Diligente* et *Lively* ont été avec 80 hommes de troupes, reprendre Saint-Martin et Saint-Barthélemy. Les Anglais y reviendront à leur tour ; et les deux nations peuvent ainsi faire une navette à laquelle les habitants n'ont qu'à perdre. Le plus court serait de tirer aux dés auxquels des Anglais ou des Français restera cette possession pendant la guerre » (1<sup>er</sup> mars)<sup>2</sup>.

En somme, durant cette première partie de l'année 1779, l'armée française semblait demeurer dans un assoupissement qui faisait tomber les

le mouillage du gros Islet... L'officier envoyé sur le parlementaire a été invité chaque jour à dîner à bord de l'amiral Byron et des autres vaisseaux de l'escadre anglaise. On n'a laissé aucun Français descendre à terre » (27 février).

1. *Prince de Galles*, Sainte-Lucie, 7 février 1779.

2. Déjà l'auteur avait écrit le 25 février : « Les Anglais ont pris Saint-Barthélemy, petite île à la France ; où il y avait une garnison d'une douzaine d'invalides. Comment les Anglais s'y prendront-ils pour composer de cette prise un brillant paragraphe de *Gazette* ? »

équipages au-dessous d'eux-mêmes, disait Bougainville, sommeil à peine troublé par quelques intentions remuantes et brusques du comte d'Estaing presque aussitôt « annulées » qu'annoncées, comme par des signaux de bord. On ne peut guère relever que des incidents sans grande portée, qui donnent au commandant du *Guerrier* l'occasion de traduire ses sentiments.

La situation se modifiait cependant peu à peu. La Fayette venait de repartir pour la France ; Byron avait amené ses renforts à Sainte-Lucie<sup>1</sup>, l'escadre de Grasse venait appuyer l'armée d'Estaing ; il avait eu l'heureuse fortune de rencontrer l'*Iphigénie* de M. de Kersaint qui l'avait instruit de la position des armées et l'avait amené à se diriger sur Fort-de-France, au lieu de s'aller jeter sur la côte redevenue anglaise de Sainte-Lucie (20 février).

En même temps, on apprenait par Cadix que la *Prudente* commandée par le baron Descars, et le *Triton*, autre frégate française, avaient attaqué et pris auprès de Saint-Domingue, deux frégates anglaises plus fortes qu'elles, et que le baron Descars avait été tué dans le combat qui a été fort vif. Mais cette nouvelle demande confirmation » (18 février).

— La nouvelle n'était heureusement pas exacte ; le très brillant officier qu'était le baron des Cars, frère du duc des Cars, avait été simplement fait prisonnier et conduit à la Jamaïque<sup>2</sup>. Nous le retrouverons plus loin dans l'histoire et la famille de Bougainville.

En attendant, d'Estaing n'interrompait rien dans ses projets de nouvelle attaque contre les Antilles anglaises. Même il innovait dans ses préparatifs, habillement et armement. Si, comme l'a dit philosophiquement Taine, l'avènement du pantalon fut une des grandes révolutions de l'histoire, l'adhésion au « sans-culottisme » remonte au moins à l'insurrection de l'Amérique, qui, sur ce point comme sur tant d'autres, a donné le branlé et l'exemple à la Révolution française<sup>3</sup>.

1. « Il est venu, en deux pirogues, 20 déserteurs anglais, conduits par un gentilhomme de la Martinique qui, depuis un mois est resté caché dans les bois. » L'escadre anglaise comptait maintenant 24 vaisseaux de ligne et 13 frégates (15 février),

2. Duc DES CARS, *Mémoires*, I. pp. 203-4, Mais la date indiquée et pour ce combat, 2 juin 1774, est évidemment erronée, car il venait d'avoir lieu au moment où Bougainville en parlait, le baron des Cars commandait déjà la *Prudente* à l'escadre d'Orvilliers en 1778, et se trouvait encore prisonnier à la Jamaïque lors de l'affaire de la Grenade (3-4 juillet 1779).

3. Le service de la marine fut, en effet, l'une des origines de notre pantalon populaire (QUICHERAT, *Hist. du costume en France*, p. 628). La marine anglaise portait aussi parfois le pantalon, ou bien avec la culotte, une sorte de jupe rappelant le *kilt* écossais qui protégeait les troupiers contre l'humidité dans les embarcations et les gabiers contre les érosions dangereuses dans le gréement (ROBINSON, p. 495.).



Ordre avait donc été donné de fabriquer des gilets et culottes longues pour les matelots destinés aux débarquements, et aussi de préparer des lames de sabres et des bouts de piques pour remplacer ce que nous appellerions aujourd'hui des sabres baïonnettes. « Ma foi, nous ne pouvions comprendre l'objet de ce renouvellement de milice amphibie ; nous pensions qu'on en était dégoûté par l'essai fait à Sainte-Lucie de son savoir-faire... Je pense que ce dernier ordre n'a de motif que celui de faire prendre le change à nos créoles et par eux aux généraux anglais » (24 février). Sur quoi, Bougainville, ayant fabriqué 58 habits bleus, gilets et culottes longues de coutils, demanda 58 baïonnettes pour les matelots du débarquement, plus 32 pour ceux qui accompagnaient les pierriers. Puis, le 3 mars, ce fut l'affichage d'une levée de 8 compagnies de flibustiers volontaires, outre les cadres, chacune de 104 hommes payés 20 sols par jour, avec la ration et la part de prise, vêtus de sarrau, gilet, culotte de coutil gris, parements et collet bleus, boutons blancs et chapeau à la Corse. Les gens de couleur étaient appelés à s'enrôler. « Il faut avouer que jamais général n'a été muni de pouvoirs aussi étendus que ceux confiés au comte d'Estaing. »

On était assez inquiet du convoi que l'on attendait sous l'escorte du *Fier* et de la *Renommée*. D'autre part, l'actif M. de Kersaint revenait de croisière avec sa frégate délabrée, mais ramenant deux corsaires, l'un avec lui, l'*Ellis*, de 28 canons, l'autre, le *Robertson* de 16, le suivant tous les deux avec 205 prisonniers (13 mars).

Estaing se hâte d'enrôler cette prise dans son armée navale en la baptisant du nom d'*Eriphile*, « princesse rendue malheureuse par *Iphigénie* », le nom, on s'en souvient, du navire capteur de M. de Kersaint (31 mars). Malheureusement, l'autre corsaire, de 16 canons, le *Robertson*, pris par l'*Iphigénie*, « avait fait une plus mauvaise fin. M. de Kersaint n'avait pu mettre à bord que 16 hommes. Il y restait environ 40 Anglais, lesquels se sont révoltés et ont repris le bâtiment après avoir blessé 9 Français. Ils l'ont conduit à Antigua<sup>1</sup> ». En revanche *Lively* avait capturé un riche bateau marchand mais qui dérivant fort de sa route, avait manqué la Martinique et atterri à Puerto-Cabello dans le pays de Caracas, dont

1. « Il se répand un bruit fâcheux que les Anglais se sont emparés des Saintes. C'est un amas d'îlets, sans défense, ni habitations, au milieu desquels est un excellent mouillage.

« Des vaisseaux établis dans ce poste qu'on a eu tort de négliger sont absolument maîtres de tout ce qui veut entrer à la Guadeloupe, et de ce qui en sort » (12 mars).

2. Pareilles histoires sont arrivées pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire, mais au bénéfice des Français contre des capteurs anglais (Marquis GICQUEL DES TOUCHES. *Rev. des Deux Mondes* (15 juillet 1905, p. 413).

la Compagnie espagnole avait proposé d'acheter sa riche cargaison, estimée par le gouverneur à 30.000 livres, sans parler de 21 femmes et de 11 enfants appartenant à l'armée anglaise (20 mars).

Du reste, ce jeu de « chassé-croisé » pour la prise et reprise des îles Antilliennes, d'un camp à l'autre, continuait assez facilement : « *Lively* est venue de Saint-Pierre ici. C'est cette petite frégate qui, le 25 février, a repris Saint-Martin. M. du Romain qui la commande s'est embossé devant une batterie de 2 canons de 24 et une plus élevée où il y en avait 5 pièces de petit calibre ; il a éteint leur feu et fait sur-le-champ sa descente avec 40 hommes à la tête desquels il a forcé la petite garnison de se rendre. Il avait mis, dans la capitulation qu'il lui avait accordée, autant de sagesse et d'humanité qu'il avait montré de courage et d'activité dans l'expédition. Il y était stipulé que les habitants seroient neutres pendant toute la guerre. M. Duchilleau, arrivé ensuite avec la *Diligente* et la *Boudeuse*, ne s'en est pas tenu à cet accord et y a mis 60 hommes de garnison. Ce seront des hommes pris et les malheureux habitants seront encore pillés. Saint-Barthélémy a donné moins de peine. C'est un rocher stérile habité par des pêcheurs qui ne vivent que du produit de leur pêche. M. du Romain a eu un homme tué dans son canot à la descente et 2 hommes blessés dans sa frégate. Les frégates anglaises, la *Vénus* de 36 et l'*Ariane* de 12, qui étaient à Saint-Christophe, ont eu connaissance de cette opération, mais ne sont point venues la troubler » (11 mars).

Au milieu de ce va-et-vient, de sortants et de rentrants, arrivées de parlementaires et de déserteurs en pirogues, Bougainville s'irritait un peu, et n'était pas le seul ce semble à maugréer. « Dirai-je que M. et M<sup>me</sup> de Bouillé, dînant chez le comte de Grasse, le *Robuste* et le *Languedoc* à son imitation ont pavoisé ? En vérité, faire mention de ces sottises est bien rendre compte de notre tant longue inaction » (10 mars). « M. et M<sup>me</sup> de Bouillé dînant aujourd'hui à bord du général, le *Languedoc* a pavoisé en flammes. Le comte de Grasse et sa division ont aussi pavoisé. Les vaisseaux de Provence ne l'ont pas fait.

« ...M<sup>me</sup> de Bouillé n'a quitté le *Languedoc* qu'à la chute du jour. On ne l'a pas moins saluée de 11 coups de canon. Il lui a aussi été remis après le dîner, une pièce de vers intitulée *La Branche de Laurier*... ; on y célèbre les couches de la reine, M. de Bouillé comme le premier conquérant sous le nouveau règne, et M<sup>me</sup> de Bouillé comme la digne épouse de ce héros. Je conserve la pièce de laquelle il est impossible de donner l'idée. Il faut la prendre dans la pièce même en la lisant d'un bout à l'autre » (14 mars).

Bougainville n'apportait d'ailleurs à ses réserves, aucun esprit d'acrimonie. Il allait passer 3 jours à Saint-Pierre (26-28 mars) : « c'est une ville



qui doit être fort opulente en temps de paix et la société y doit être fort agréable. Aujourd'hui, tout le monde y craint pour sa fortune, et ce qui est plus pressant encore, on s'y voit à la veille d'une extrême disette d'objets presque de première nécessité. » — Aussi approuvait-il Bouillé de tenir tête à d'Estaing, qui prétendait réquisitionner pour la flotte toutes les farines apportées nouvellement : « Que deviendra cette colonie, si malheur arrive au convoi » que l'on attend ? « La Guadeloupe est mieux approvisionnée, ayant des vivres pour 11 mois » (8 mars). Mais il incriminait sans gêne l'incurie de gouvernement : « Voilà 2 vaisseaux et frégates que je vois s'échouer dans cette rade, ayant tous à bord des pilotes du pays. Les pilotes sont fort ignorants et le gouvernement bien peu soigneux de ne pas faire placer des balises aux accores de ces hauts fonds » (9 mars) <sup>1</sup>.

Au vrai, les deux escadres, anglaise et française, quoique n'étant pas officiellement en guerre, — Bougainville le rappelle ici, — se trouvaient à bout de souffle, et rêvaient d'une trêve de repos. Fréquemment des déserteurs arrivaient de Sainte-Lucie, disant que le climat éprouvait l'île cruellement. « Ce matin, un parlementaire, ramenant un officier échangé, nous a dit que, depuis longtemps, les Anglais n'avaient aucune nouvelle d'Europe, qu'ils sont à la demi-ration ». Avec leurs 17 vaisseaux à Sainte-Lucie, et 7 en croisière au vent des îles, pour intercepter notre « éternel convoi » toujours attendu, ils craignaient de faire un mouvement. Le commodore Rowley avait déjà voulu partir pour la Jamaïque, avec 6 vaisseaux de sa division qui y sont destinés ; mais l'amiral Byron lui avait déclaré que, s'il le quittait, il partirait en même temps, attendu qu'il ne serait plus assez fort contre nous. . . Enfin les Anglais croyaient presque à une paix générale. « Au reste, leur correspondance avec le comte d'Estaing est de la plus grande honnêteté. »

Du côté français, le trésor était à sec ; les fonds apportés par le comte de Grasse étaient déjà consommés. « M. de Mondenoix, ordonnateur en cette colonie, a ouvert un emprunt de 300.000 francs, mais on doute qu'il se remplisse » — Il ne réussit pas en effet. « Depuis notre arrivée, la dépense ici a monté à près de 100.000 francs par mois » (2 avril) <sup>3</sup>.

1. « A 5 h. 1/2 du soir, nous avons mouillé par 5 brasses 1/2, fonds de sable vaseux avec quelques coraux. Admirez l'ignorance de nos pilotes : le mien me dit que nous serions mouillés de 15 à 18 brasses ; le *Zélé*, qui a passé de l'avant à nous s'est échoué par 4 brasses. Son pilote lui a dit aussi qu'il en trouverait 20. J'ai sur-le-champ envoyé avertir le *Languedoc* qui prenait la même route que le *Zélé*, de passer de l'arrière à nous. » (12 janvier 1779.) Notez que l'on reprenait alors simplement le mouillage sur Fort-Royal.

2. Cf. D'ORMESSON, pp. 181-2.

3. Ce jour-là, le *Guerrier* perdit son capitaine en second, M. de Grasse Limer-

C'était aussi pour d'Estaing le moment de mettre à l'épreuve les honnêtetés des Anglais. Ceux, pris sur l'*Ellis* — devenu *Iphigénie* — « viennent de faire une action bien contraire à toutes les lois reçues entre nations policées qui se font la guerre. Le comte d'Estaing les renvoyait à Antigues pour être échangés. Dans la route, ils ont eu connaissance de deux bateaux américains qu'ils ont pris malgré toutes les représentations du capitaine du parlementaire, que plusieurs d'entre eux étaient d'avis de jeter à la mer. Celui-ci a demandé justice de cette atrocité au gouverneur d'Antigues, lequel a répondu que les bateaux étaient de bonne prise, et qu'il n'y avait aucune situation qui pût ôter le droit de se faire justice de sujets rebelles. Je ne sais si le comte d'Estaing fera auprès de l'amiral Byron les démarches auxquelles l'autorise cette infraction manifeste aux lois de la guerre » (3 avril).

— Enfin la vieille escadre arrivait à son premier bout de l'an qui terminait son entrée en campagne. « Aujourd'hui est l'anniversaire de notre départ de Toulon. J'observe que M. d'Orvilliers, en me faisant partir de Brest pour Toulon, m'a dit au nom du ministre de n'emporter presque rien. Ce persiflage de politique subalterne ou de despotisme ministériel est bien fait pour dégouter du métier » (13 avril).

La fatigue était grande, et l'on ne semblait pas tenir autrement à se battre. M. de Saint-Césaire, à l'occasion d'un convoi de sucres et cafés, amené de Saint-Eustache à Saint-Pierre, s'était trouvé avec 5 frégates en présence de 7 frégates anglaises qui l'ont chassé toutes voiles dehors, et ne l'ont pas approché quoiqu'il ne fût que sous les huniers. Réuni ensuite avec les 2 autres frégates françaises, il a donné chasse à son tour et les Anglais ont retrouvé leurs jambes ! N'ayant pu les joindre, il acheva pourtant sa mission de conduire son convoi à Saint-Eustache et de le ramener ici. « Les Hollandais ont trouvé que nous avions fort bien joué en faisant aller et revenir un convoi de 80 voiles, malgré les forces supérieures des Anglais. Je ne crois pas effectivement que M. Byron reçoive de compliments à ce sujet » (15 avril). Cependant, — politesse pure ou légère ironie, — d'Estaing envoyait ce jour-là des rafraîchissements à Byron, qui remercia peu de jours après (22 avril) ; mais son parlementaire, que l'on renvoya sur-le-champ, avait eu le temps de voir arriver le fameux convoi du marquis de Vaudreuil, qui ne savait pas la prise de Sainte-Lucie et ne se méfiait pas des vaisseaux anglais <sup>1</sup>.

mont, nommé au commandement du *Protecteur* à la place de M. d'Apchon, obligé de rentrer en France pour sa santé. Et, quelques jours plus tard le 3 avril, Bougainville reçut « avec plaisir » à son bord, un officier du corps bleu, le sieur L'Héritier, nommé lieutenant de frégate, et qui, jeune encore, avait commandé pendant 27 mois un navire dans l'Inde. « Toutefois, il est ici après les enseignes, il est ce qu'on appelle un auxiliaire. »

1. « M. de Vaudreuil est parti d'Europe le 15 décembre [le 25 d'après le comman-



Les nouveaux flibustiers du comte d'Estaing commençaient d'arriver. Bougainville les voyait venir sans sérénité. « Les volontaires des Antilles montent à 300. Je plains les honnêtes gens qui seront chargés de mener cette troupe à la guerre. Cependant elle coûte bien cher... Il n'y a pas un écu au trésor, l'emprunt ouvert par l'intendant ne s'est pas rempli. M. d'Estaing en a fait un de son côté, qui a mis entre les mains de tous les négociants de Saint-Pierre, des billets signés *Borda* » (14 avril). « Au reste, cette canaille de volontaires des Antilles, rassemblés à si grands frais, désertent journellement » (29 avril).

Mais, si les nouveaux flibustiers ne brillaient pas encore, la vieille flibuste n'était point morte. « Dans l'après-midi du 10, la *Cérès* est revenue de sa croisière au vent de l'île ; elle a pris et amené avec elle un corsaire de 14 canons, commandé par un Génois nommé Ridd, le plus grand bandit, qui ait jamais fait le métier de corsaire. Il a pillé et même pris en pleine paix plusieurs bâtiments dont il traitait inhumainement les équipages. Aussi y a-t-il eu une réclamation générale de tous les habitants contre lui et on l'a mis en prison. Il a jeté à la mer ses canons, toutes ses armes, et scié le bâtiment en plusieurs endroits auparavant que de le rendre. Il a 70 hommes d'équipage » (10 avril).

Quoique les Américains prétendissent avoir reçu à Philadelphie de fort bonnes nouvelles qui les mettaient « à la veille de voir terminer tous leurs différends avec l'Angleterre » — et c'était un membre du Congrès qui le déclarait à Bouillé — cependant le 30, les vigies du sud à la Martinique signalaient l'escadre anglaise sortant de Sainte-Lucie, se dirigeant vers nous ; et dans le même après-midi, elle vint se mettre en panne à l'ouvert de la baie, Byron en tête. Estaing et les autres chefs de division amenèrent leurs marques et distinctions. Seule la goëlette du capitaine de port (un Maltais et quelques nègres), perdant la tête, alla se rendre à l'ennemi. Après quoi l'amiral anglais reprit sa route à 5 heures du soir, suivi de son escadre par la contre-marche, et tout ce monde se trouvait hors de vue deux heures plus tard. « Il faut convenir », ajoutait Bougainville, « que si l'amiral Byron eût resté à louvoyer devant la baie du Fort-Royal, 24 heures de plus, il mettait notre général dans une crise fort embarrassante. Il se trouvait entre nos 5 vaisseaux sous le vent et le reste de notre escadre, dont 3 vaisseaux sont presque désarmés » (1<sup>er</sup> mai).

dant CHEVALIER] et des îles du Cap Vert il y a 16 jours. Il s'est séparé de la *Résolue* commandée par M. de Pontevès, auquel il a malheureusement donné pour instruction d'aller prendre langue à Sainte-Lucie. Cette pauvre frégate est bien aventurée » (22 avril). — Le commandant CHEVALIER place l'arrivée de Vaudreuil au 26 avril au lieu du 19 (p. 133). Sur l'expédition de Vaudreuil en Afrique, voir LAUZUN, *Mém.*, éd. Lacour, 303 et suiv..

Toutefois, l'escadre anglaise n'était pas retournée à Sainte-Lucie ; elle était remontée à la Barbade où elle s'était rencontrée avec un important convoi arrivant de Cork, et d'où elle pouvait menacer la Guadeloupe. Pourtant, Byron redescendit sur Sainte-Lucie ; on signala même sa présence à Antigues, et celle de ses vaisseaux ailleurs. En même temps, des indigènes antilliens, — une pirogue de 22 caraïbes, de Saint-Vincent —, traversant la nuit toute l'escadre anglaise pour nous vendre du tabac, venait se plaindre à nous des Anglais et de leurs mauvais traitements (28 mai). Du reste, disait-on, les corsaires anglais prenaient ou pillaient tous les bâtiments de quelque nation qu'ils fussent (4 juin). Mais, en somme, concluait Bougainville, « il faut convenir que nous ne sommes pas bien instruits (8 juin).

Malgré tout, en ce moment d'Estaing comptant l'absence de Byron et la collaboration des Caraïbes, risqua la prise de Saint-Vincent, qui fut enlevée par le vigoureux capitaine de la *Lively*, Trolong du Romain.

— Ici se présente, dans nos journaux de bord une grande lacune, la seule visible, ce semble, dans les papiers militaires de Bougainville allant du 18 juin au 26 juillet 1779<sup>1</sup>.

Ce fut le temps d'une action décisive, dont nous n'avons pas le récit, d'après notre source, mais où Byron, courant au secours de la Grenade attaquée par l'escadre française, ne put empêcher la reddition de la place, et dut livrer un combat dont il se tira avec plus de chance que de mérite (6 juillet 1779) — mais d'où le général français, incontestablement victorieux, ne l'eût pas laissé sortir aussi facilement, si, comme disait Suffren, « il eût été aussi marin que brave<sup>2</sup>. »

Après le combat et la prise de la Grenade par les Français, les deux escadres remontèrent vers le nord : d'Estaing sur la Guadeloupe ; Byron sur Saint-Christophe, où les forts de la côte lui offraient leur protection. D'Estaing, après avoir organisé à la Basse-Terre un grand convoi pour l'Europe, continua sur Saint-Domingue, où il arriva au Cap Français, le 31 juillet. Chemin faisant, il avait longé Porto-Rico, dont Bougainville admira que les Espagnols, dans leur nonchalance ou paresse, bien que maîtres de cette grande île de 40 lieues sur 20, depuis bientôt 300 ans (1493), pourtant fertile et facilement accessible, n'en eussent tiré parti que pour l'élevage de quelque maigre bétail, que même « est-il défendu de vendre aux étrangers : ce n'est qu'en contrebande qu'ils en font une traite médiocre » (28 juillet). Mais, déjà dans ce quartier, l'amiral fran-

1. Il s'agit du Cahier n° XII, de cette série autographe, qui a pu être égaré, lorsque les papiers de Bougainville furent communiqués, soit au poète Alfred de Vigny, parent de la famille, soit au Bibliothécaire de la marine, Pierre Margry.

2. CHEVALIER, p. 139.



çais avait donné des preuves de sa fâcheuse tendance à jouer avec le naufrage : « Nous en avons passé trop près... Nous avons rangé l'île de Porto-Rico et jusqu'à 3 h. 1/2 nous avons vu le fonds sous nous, lequel paraissait d'un beau sable blanc ; ce qui prouve que les hauts fonds marqués sur la carte du dépôt n'y sont pas marqués assez au large. » A Saint-Domingue, « Le *Languedoc* a rangé de beaucoup trop près la Grange ; et, comme il faisait ensuite le O. S. O., l'*Alcmène* lui a signalé 4 brasses, puis comme le général s'obstinait à suivre cette route, l'*Alcmène* lui a fait le signal d'arriver avec les flammes du *Languedoc*. Il a enfin pris ce parti. » Il y eut une belle et dangereuse confusion pour entrer dans la rade du Cap, le *Languedoc* toucha trois fois.

« Ma foi, ce sera miracle, si, à force d'aller par monts et par vaux, l'escadre menée avec désordre, dans les marches, dans les combats, pour le régime intérieur des vaisseaux, parvient à retourner en Europe. Miracle de ce que personne n'a souffert de la manière dont on nous a conduits le long de Porto-Rico. Le plus près dont on doive en passer est à 3 lieues ; on l'a dit au général, qui a dit qu'on avait peur de tout, a voulu absolument ranger le cap Roxo, s'est trouvé par 6 brasses. Le *Fendant* avait touché et en avait fait le signal, et nous avons rapporté plus haut que fort longtemps nous avons vu le fonds sous nous » (31 juillet).

Le 1<sup>er</sup> août, suivant l'état réclamé par le général, le *Guerrier* comptait 805 hommes, dont 25 officiers, 536 officiers mariniens, 8 matelots, mousses et domestiques, 110 hommes des troupes de la marine, 74 du régiment de Foix, 56 de celui de Dillon et 27 prisonniers anglais : sur ce total, 40 malades.

L'accueil du Cap fut excellent. On offrit à l'escadre ses entrées à la comédie, dont les abonnés payaient aux comédiens 12.000 livres. Mais il arriva bientôt un changement. L'*Amphion*, frégate de 26 canons, ramena de sa croisière un brigantin allant de Saint-Augustin en Floride à la Jamaïque, où l'on trouva des lettres annonçant que les Anglais étaient maîtres de la Géorgie, de la Caroline, et que l'on s'attendait d'un moment à l'autre à la prise de Charlestown. « Toutes les nouvelles venues de ce continent annoncent que les Américains sont fort las de la guerre, que le nombre des Tories augmente de jour en jour et qu'enfin ce pays n'aspire qu'à un accommodement avec l'Angleterre » (6 août).

En tout cas, l'Espagne venait de se déclarer pour nous, et, le 10, on pavoise pour cette nouvelle, suivie d'un grand dîner sur le *Languedoc* ; vraisemblablement le général devait avoir déjà l'ordre de ramener enfin son escadre en Europe. Cependant d'Estaing songeait à un nouveau coup d'éclat avant de quitter l'Amérique : « Je ne sais quelle nouvelle expédition médite le comte d'Estaing ; mais nous avons embarqué de l'artillerie

de campagne, des outils de toute espèce, et jusqu'à des échelles » (13 août). Enfin, avant même le départ du convoi qui, venant de la Guadeloupe, partait pour la France, le général fit enlever la nuit par des canots armés de la flotte, tous les marins disponibles — une centaine —, sur les bateaux marchands : « Ceci peut s'appeler « une presse », écrivait très justement Bougainville (14 août).

D'Estaing, en somme, était contraint d'agir rapidement. Il avait détaché le 1<sup>er</sup> septembre, vers Charlestown, le chevalier de Fontanges, major général des troupes de débarquement, pour prendre des informations sur les positions respectives des Américains et des Anglais, et pour y concerter avec les généraux américains et le consul du Roi la possibilité d'un plan d'opérations, à la condition qu'elles ne durassent pas plus de 8 jours, temps strictement limité (4 septembre).

Le 6 septembre, le chevalier de Fontanges revint, ayant trouvé Charlestown en bon état de défense, mais les Anglais dans l'île de Sainte-Hélène. L'escadre pouvait aller mouiller à 4 lieues de terre ; or, Bougainville craignait beaucoup la survenue de Byron, dont on était allé quérir le secours à la Jamaïque. On commença de bloquer la rivière de Savannah. D'ailleurs, au milieu des préparatifs et des mouvements du débarquement, Bougainville n'était pas quitte d'appréhensions et d'ennuis personnels. « Ma chaloupe, revenue à 7 heures du soir de la *Bricole*, où mon maître canonnier a mis en batterie nos deux canons de 18, m'a apporté l'ordre qui avait été signé en blanc, par le chevalier de Borda, d'envoyer à cette flutte deux chefs de pièces et 20 matelots canonniers. Oh ! j'ai différé cet ordre qui n'a pu être donné que par un ennemi personnel ou par un mauvais citoyen. Si on me force à l'exécuter, comme on me désarme absolument, je déclare devant Dieu et les hommes, que je ne reponds aucunement du vaisseau. On pouvait croire, la nuit étant bien close, être quittes d'ordres : point du tout, à 8 heures est encore arrivé un ordre de recevoir à bord un officier anglais avec sa femme et une négresse, et un passager avec un domestique nègre et 3 négresses. Ce renfort est arrivé avec l'ordre même » (10 septembre).

Le lendemain 11, flamme d'ordre pour récidiver l'injonction d'envoyer 2 chefs de pièce avec 16 matelots à la *Bricole*, et 3 calfats à la flutte la *Truite* ; ce que j'ai exécuté, mes représentations n'ayant eu aucun effet.

« Dans l'après-midi, l'*Amazone* a ramené ici la frégate l'*Ariel* de 26 canons » — qui poursuivait un brig américain de 16 — et « qu'elle a prise après un combat d'une heure auprès de Charlestown. L'*Amazone* conduisait à la remorque cette prise rasée de tous ses mâts. Elle l'a combattu à portée de pistolet. L'Anglais avait 173 hommes d'équipage et en a perdu 17. Le capitaine est un jeune homme nommé Mackenzie,



fils du contre-amiral de ce nom. Il est en Amérique depuis 3 ans et il y a fait 80 prises. Il avait avec lui sa maîtresse et on peut dire qu'il l'a vigoureusement défendue. L'*Amazone* a eu 25 hommes tués ou blessés, un mât de hune coupé et plusieurs coups dans les mâts majeurs ». <sup>1</sup>

Il serait inutile d'insister sur cette opération manquée de Savannah qui ne devait pas durer plus de 8 jours, au compte de d'Estaing, et qui se prolongea plus de six semaines (depuis le 1<sup>er</sup> septembre); elle n'eut d'intérêt réel que pour tenir l'armée anglaise de terre dans l'indécision, ne sachant où nos coups porteraient. Mais le moment était venu de rentrer coûte que coûte en Europe. On commençait « enfin à ressentir du froid, ce qui serait agréable si les trois quarts de nos malheureux Provençaux n'étaient pas absolument nus. »

L'incertitude profonde de ce qui se passe à terre, ajoute un tourment de plus à la mauvaise position où nous tient ce mouillage » (15 septembre). — « Si le vice-amiral n'est pas maître de Savannah ou de Beaufort, ou qu'au moins il n'ait pas fait sa jonction avec la prétendue armée du général Lincoln, si le mauvais temps interdit encore quelques jours à l'escadre toute espèce de communication avec la terre, en vérité la position de nos troupes est fort inquiétante. De toutes les crises de cette campagne qu'on peut nommer aventurière, celle-ci est la plus forte. Instruits par le passé, nous pouvons presque dire encore avec confiance : *Dabit Deus his quoque finem* » (16 septembre).

Le 25, après tant de mécomptes, sur terre et ailleurs, il y eut une aubaine : le *Fendant*, rentrant de croisière, avec 3 vaisseaux et 2 frégates, ramenait le navire anglais l'*Experiment* avec 300 hommes d'équipage, le général Garts, et 700.000 livres en argent, soit une prise d'un million. — La veille, la *Cérès* avait ramené un gros transport, le *Myrtle*, où « Myrte », qui apportait de la sorte 25 jours de vivres à l'escadre. On s'occupa sur-le-champ de répartir les prisonniers anglais, dont Bougainville reçut 13 — ce qui portait à une cinquantaine son compte de cette

1. LACOUR-GAYET, p. 224. L'*Amazone* était commandée par la Pérouse. Les irrégularités romanesques comme celle du jeune Mackenzie n'étaient pas inconnues dans les deux armées ou marines. M. DE GERMINY, dans ses *Brigandages maritimes de l'Angleterre*, a raconté comment la maîtresse du général Braddock, lors de la déroute de ce dernier au Canada, fut prise et suppliciée à leur manière, puis « mise à la chaudière », par les Iroquois (juillet 1755).

Pour la marine française, le comte de Ségur nous a fait connaître l'aventure de la Touche-Tréville en 1783; sans parler de la condamnation de Kerguelen en 1755, pour avoir embarqué subrepticement une jeune fille, au départ de Brest; ni du voyage de M<sup>me</sup> de Freycinet, qui fit, à bord du navire commandé par son mari, le tour du monde en 1817 sans autorisation officielle (cf. SÉGUR, *Mém.*, p. 293 et suiv. — *Cat. des mss. des Bibl. publ. de France*, XLVI, 169-X).

Société des Américanistes de Paris.

nation ; — puis, l'amiral demanda du coup l'état des vivres jusqu'au 1<sup>er</sup> décembre ; sur quoi Bougainville éclata : « Voilà donc encore une prolongation de campagne annoncée ; mais les vaisseaux se prêteront-ils à cette durée ? Mais les hommes y fourniront-ils ? Ils dépérissent chaque jour. Des 55 malades aujourd'hui sur les cadres de ce vaisseau, 40 au moins sont condamnés à la mort, si une terre saine ne vient à leur secours, et le reste de l'équipage est menacé de subir bientôt le même sort sur les cadres, si bientôt la terre et des vivres frais ne renouvellent leur sang presque en dissolution. L'ambitieux vice-amiral est instruit de l'état des hommes et des vaisseaux, et il paraît n'y avoir aucune espèce d'égard. De tous les fléaux destructeurs des pauvres humains, un ambitieux maître de leur sort est le pire » (27 septembre) <sup>1</sup>. « On compromet absolument, à tort ou non, cette grande escadre et avec elle le sort de la guerre. Non, jamais il ne fut un abus plus criant d'une autorité excessive ; jamais autorité excessive n'a été remise en plus mauvaises mains » (28 septembre).

Il semble que le comte de Broves, commandant du *César*, vice-amiral de l'escadre par l'absence du comte d'Estaing, depuis le 11 septembre, ait destiné Bougainville pour « commander à terre si un coup de canon venait à disposer du général » (29 septembre) : « On entend beaucoup tirer à Savannah, et on espère que le général Prévost », qui défend la ville, « n'attendra pas l'assaut. Sa femme est dans la ville, et le mari écrit à un des officiers prisonniers sur le *Guerrier* qu'elle n'y est point à l'abri du canon ni des bombes, mais qu'elle craint plus pour ses enfants que pour elle-même. Il ajoute que cet officier ne doit guère attendre son échange par lui, et qu'il cherchera à se le procurer par New-York ou par l'Europe. En tout, je trouve dans la lettre de M. Prévost, le ton d'un homme qui sera pris dans la semaine. »

Les choses n'allèrent point ainsi. Sur mer, la crise s'était déclarée à l'occasion du *Magnifique* qui tout d'un coup s'était horriblement rempli d'eau, et rien n'était plus inquiétant, pour les autres navires qui composaient cette malheureuse escadre. « Le découragement est extrême dans les équipages. Ce siège est éternel, nuls rafraîchissements. Le nombre des morts et des malades augmente journellement. Le *Fendant* en a 200 ;

1. Même date. « Il y a deux jours, un de ces oiseaux de mer que l'on appelle un fol est venu se poser sur une des vergues du *Magnifique* et y a été pris. Le hasard a fait apercevoir une grosseur sous le gosier de cet oiseau. En l'examinant, elle s'est trouvée être formée par un billet attaché à son col, dans lequel était écrit en anglais : « Le brigantin qui croise au vent de l'armée est le corsaire *Le Robuste* ». Ce fait est extraordinaire, mais très vrai. »

• Le 2 octobre, on prit à bord du *Guerrier* deux faucons de la grande espèce.



quelle barbarie ! Négligence empêche d'envoyer la plus grande partie d'eux à Charlestown. On en sauverait au moins la moitié, et restant ici, la mort seule termine leurs souffrances. J'ai cent fois fait ces représentations à M. de Broves. Il en a, dit-il, écrit au comte d'Estaing. *Vox clamantis in deserto*. Je demande que tous les capitaines de l'escadre adressent à cet impitoyable chef un mémoire signé de tous, qui constate l'état des vaisseaux et des équipages et les efforts qu'ils auront faits pour préserver les uns et les autres d'une ruine presque totale. Suffit-il donc de se plaindre en particulier, de gémir les uns avec les autres, ... quand le patriotisme seul devrait nous engager aux démarches les plus efficaces, si l'humanité ne nous criait pas de n'en négliger aucune ? » (9 octobre) <sup>1</sup>.

Et voici que, le lendemain, tous les capitaines étaient convoqués, dès le point du jour à bord du *Magnifique* pour constater que ce vaisseau se déliait en grand, au point que « beaucoup de coutures ont largué. » Comme on allait commencer la délibération à son sujet, un officier est arrivé de l'armée avec une lettre écrite par M. du Romain au nom du comte d'Estaing.... Il mande qu'ayant attaqué les retranchements anglais, le 9, à 7 heures du matin, nous avons été repoussés avec perte de 5 ou 600 hommes tués ou blessés.... Le comte d'Estaing est blessé légèrement au bras et à la jambe.... Je donnerai les détails de l'affaire quand je les saurai. En général, nos troupes ont attaqué avec vigueur ; mais les Américains les ont entièrement abandonnées, et ont fui de toutes leurs jambes <sup>2</sup>. »

1. Et encore le 11 : « Il est mort ce matin un soldat de Foix languissant depuis un mois du scorbut. La terre l'eût sauvé ainsi que beaucoup d'autres. J'ai fait hier à ce sujet dans l'assemblée des capitaines les plus fortes représentations, et en vérité, la conscience ne me reproche rien à cet égard ».

En insistant sur ces sentiments humanitaires chez Bougainville, qui n'étaient pas très répandus parmi les états-majors, de la marine officielle, en Angleterre ni en France, nous ne sommes pas surpris que l'on y trouvât, outre sa provenance, comme d'Estaing, du corps « bleu », une cause du peu de sympathie qu'il lui-même rencontre dans le corps « rouge ». Le navigateur qui, nous l'avons dit, avait achevé son tour du monde, en ménageant les équipages au travers des dangers, des fatigues et des famines sans perdre plus de sept hommes, en deux ans et quatre mois, — et son compagnon La Giraudais, deux hommes morts de ma maladie, sur les 120 de son équipage, — s'expliquait difficilement le gaspillage d'humanité où se dépensaient les grandes expéditions de guerre maritimes.

2. Nous connaissons mal cette affaire de Savannah, sur laquelle les historiens négligent de s'étendre, et qui donna lieu, d'après les notes d'Estaing, à des méprises et des malentendus. Il lui échappe, toutefois, un mot terrible, que Bougainville aurait contresigné des deux mains, même pour nos Antilles : « Les pilotes anglais savent, peuvent et veulent ce que ceux des Américains trouvent sans cesse impossible ». (DONIOL, IV, 207) : En 1759, la flotte anglaise avait remonté le Saint-Laurent, tout en refusant le concours des pilotes canadiens ; en 1778, nous l'avons vu, l'escadre fran-

Bougainville ne revient pas sur cette affaire, sauf pour constater le désarroi : « Nous avons environ 700 hommes d'élite de troupes, dont 62 officiers tués ou blessés. Le comte d'Estaing souffre beaucoup de sa blessure à la jambe, que l'état de son sang, et je crois, celui de son âme, rendent dangereuse <sup>1</sup> !

« Le désordre, dans notre camp et dans tous les détails de nos opérations, est à son comble... Je crains que la retraite de nos troupes ne soit fort difficile ; dirai-je même tout ce que je crains qu'elle ne se fasse pas » . . . . . « M. de Rouvroy. » (*sic*)<sup>2</sup>, lequel est revenu à bord malade, m'a dit que, dans un conseil de guerre tenu à ce sujet, l'avis des chefs avait été de se retirer par terre à Charlestown. Oh mon Dieu ! Fais pour nous un miracle. Nous n'existons plus depuis le commencement de la campagne que parce que ta main nous a tirés sans cesse du bourbier ; jamais encore nous n'y avons été plongés aussi profondément. Et cependant l'escadre de Byron nous laisse sur cette côte opérer tranquillement notre destruction. Qu'il vienne, et qu'on calcule, si on le peut, l'imprudence de notre entreprise et des suites qu'elle aurait ! » (14 octobre)<sup>3</sup>.

Il semble que cette fois les appels de Bougainville à la pitié envers les matelots aient été entendus, d'autant qu'une assez visible irritation, — dont lui-même semblait subir l'influence, — régnait dans l'entourage

caise, et certains historiens d'Outre-Atlantique le lui reprochent encore, ne sut pas franchir l'entrée du Sandy-Hook, même avec l'appui, du moins officiel, des pilotes américains.

Quant à la solidité des hommes, elle variait avec leur sens de la discipline ; la guerre de 1812 contre le Canada les mit parfois à de fâcheuses épreuves, tantôt refusant simplement de marcher à l'ennemi, tantôt cédant à de vertigineuses paniques. (Cfr. *Rev. Hist.*, janv. 1926, pp. 301-2 ; Col. Wood. *The Canadian War of 1812* Soc. Champlain, II ; p. 152-3).

1. C'est à peu près dans les mêmes expressions de pitié que Bougainville parlera de Grasse, après sa blessure et sa défaite à la bataille des Saintes.

2. Ce doit être le fameux Henri de Rouvroy, comte de Saint-Simon, le fondateur du Saint-Simonisme, en France, qui venait d'arriver aux États-Unis (1779), et qui se trouvait probablement à bord du *Guerrier*.

3. Sans porter atteinte à la religion de la prière, ni à la mémoire de Bougainville, nous pouvons observer que ces effusions pieuses, mais pour son compte personnel, contrastent un peu avec ses critiques contre les prédicants de Boston, où les notations de l'auteur s'inspiraient plutôt, ce semble, des *Pensées sur la Comète* de Bayle dont il connaissait les œuvres. Cette fois, avec la familiarité protestante qu'il avait apprise, comme diplomate en Angleterre, ses prières se rapprochent du sentiment que témoignait le grand orientaliste Max MÜLLER, l'éditeur des *Livres sacrés de l'Orient*, et qui se trouve indiqué dans les *Études religieuses* de Sir Alfred LYALL, à propos du dialogue platonicien d'Eutyphron (Paris, Fontemoing, 1908, t. II, 1<sup>re</sup> partie ; p. 293-4. Sir A. Lyall, l'auteur de cet ouvrage, a d'ailleurs présidé le troisième congrès de l'histoire des religions à Oxford, en 1905).



à commencer par Grasse, hérissé volontiers contre ses antipathies et s'exprimant contre ses adversaires en accès de tempête <sup>1</sup>.

Du reste, l'heure était venue pour l'escadre de se disloquer finalement, chacun des grands chefs divisionnaires reprenait son indépendance : « Il paraît que M. de Grasse, seul, avec sa division, va dans la Chesapeake ; il embarquera les blessés, et une partie des scorbutiques de l'escadre, ainsi que les troupes de la Martinique et de la Guadeloupe. M. de la Motte-Picquet avec sa division et les troupes de Saint-Domingue, fera d'ici route pour cette colonie ; et l'escadre de Provence en partira pour l'Europe » (14 octobre).

Pourtant, que de difficultés ! « M. de Grasse va se mettre à la discrétion des Américains pour être fourni de vivres. Mais, trouvera-t-on la quantité et l'espèce de provisions nécessaires ; et ces vivres, est-il assuré que les Américains veuillent les fournir ? » — « C'est sur le *Dauphin Royal* que je devais embarquer les miens. M. Mithon les a refusés n'ayant même pas d'eau à leur donner » (18 octobre).

Et Bougainville ajoute, dans son apitoiement. « Il est mort aujourd'hui un canonnier d'une fièvre avec putridité. Le pauvre homme laisse 2 enfants, mousses tous les deux à bord. »

Comme l'eau manque, « certes je ne partirai pas pour France avec ce qui en est à bord. D'ailleurs, je vais être obligé de retrancher le vin, car il n'en reste presque plus pour les malades. Pauvres équipages, en quelles mains on vous a confiés ! » (19 octobre.)

« Il est venu cette nuit à bord 12 grenadiers du Cambrésis. Je les ai renvoyés au *Robuste*, le comte de Grasse étant chargé de régler leur destination. Celui-ci les a renvoyés au *Languedoc*, et le major général au comte de Grasse, et le comte de Grasse ici, où ils restent par intérim. Il en est ainsi de tout ce qui se fait ici. Le désordre prévaut contre toutes les représentations que peuvent lui opposer les particuliers, et les efforts qu'ils font pour se garantir de ses funestes effets sont impuissants. » On comprend, soit dit en passant, le désespoir des malheureux soldats maintenus quand même aux colonies. « On nous ôte nos détachements d'Hainault et Foix, ces fidèles compagnons de nos travaux. En vérité, leur sort est cruel, et on ne saurait peindre le désespoir avec lequel ils nous quittent au moment de retourner en France » (21 octobre).

Il ne s'agissait pas seulement d'évacuer les malades, mais de renvoyer aussi les prisonniers.

Ce devait être une curieuse arche de Babel — *Babel und Bibel*, disent les Allemands — que ces vaisseaux des Antilles après tant de batailles

1. Cf. LACOUR-GAYET : DE GRASSE, p. 225 et LA CLOCHETERIE, p. 229.

et de prises. Les prises avaient été fructueuses, en effet. Outre un brick, chargé de citrons, d'oranges et autres rafraîchissements, « la *Victory* et le *Myrtle*, chargés de marchandises sèches, valent chacun 400.000 livres. Le *Champion* en vaut 100.000. L'*Experiment* et l'*Ariel* au moins 300.000. Il y avait sur l'*Experiment* de 7 ou 800.000 livres en argent comptant. Que reviendra-t-il de toutes ces sommes à nos équipages ! Je l'ignore : car le désordre dans toutes les parties est à un point dont n'approche pas l'idée même du chaos » (17 octobre).

Quant aux prisonniers, le commandant note le 22 : « Ma chaloupe est revenue chargée de troupes à midi 1/2. A 4 heures elle est repartie avec 6 barriques d'eau, 25 Anglais et tous les effets. Les Anglais que je renvoie sont 2 officiers d'infanterie, la femme de l'un d'eux, 3 passagers, 1 capitaine marchand, 1 chirurgien, 4 matelots scorbutiques, 2 mousses, 4 soldats de marine, 2 nègres et 4 négresses. Je leur ai donné pour 3 jours de vivres. Il m'en reste à bord 29, tous matelots. <sup>1</sup> »

La campagne se termina d'une assez curieuse façon, d'Estaing était rentré de son aventure à Savannah, le 18 octobre, sur le *Languedoc*. Sa blessure n'était pas grave. La mer était maussade, et les vaisseaux de Provence se préparaient à la grande traversée de l'Atlantique. Bougainville s'occupait de compléter son approvisionnement d'eau, qui lui fut apporté par le bateau le *Paris*, « ce Paris plus attendu que jamais ne le fût l'époux de la Belle Hélène. » Son voyage portait les ressources du *Guerrier* à 331 barriques, d'où une dépense de 6 à 7 barriques par jour pendant 47 jours ou 55, suivant le cas ; Bougainville avait la conscience à l'aise : « la mer était horrible, le vent violent ; l'équipage a travaillé avec l'ardeur et la constance de gens qui craignaient de mourir de soif » (25 octobre).

1. Les négresses ne devaient pas d'ailleurs se sentir dépayrées sur les navires de guerre, dans les stations tropicales. Surtout à bord des escadres anglaises où la discipline était plus accommodante, et qu'elles prenaient quelquefois d'assaut par centaines pour y souper et y passer la nuit ; elles s'y montraient d'une fidélité presque conjugale pour leurs amis d'élection, bien qu'animées d'un sentiment temporaire et mesuré sur les circonstances (Col. Wood. *The Logs of the Conquest.*, pp. 48-49).

Mais, en Angleterre même, les femmes ne trouvaient pas de difficultés grandes à pénétrer en contrebande —, *smuggled*, écrit le *Times* — à bord des navires de l'État, surtout quand, femmes du peuple, elles pouvaient virer en bande au cabestan avec les matelots dans les instants de crise : voir les souvenirs récemment publiés de l'amiral Jackson, où l'on relève ; de l'autre côté du *Channel*, autant de négligences, d'insuffisances, de brutalités, que de notre bord : les deux peuples n'avaient rien à reprocher. (*The Perilous Adventures and vicissitudes of a naval Officer : Amiral George Vernon Jackson (1787-1876)*, Londres, Blackwood, 1927 (Le *Times*, suppl. litt., 17 mars 1927, p. 173).



Ce jour-là, d'ailleurs, la grande séparation commençait. La division de La Motte-Picquet, — l'*Hannibal*, le *Magnifique*, le *Réfléchi*, — avait mis à la voile. Le lendemain 26, ce fut le comte de Grasse qui emmena sa division — le *Robuste*, le *Sphinx*, le *Grenadier*, la *Victory*, — vers sa destination d'hivernage américain. Restait la division de Provence. Ici, se présenta l'inattendu.

Le temps était devenu difficile, la mer impossible, la violence du vent chassait les vaisseaux, les faisant dériver, au risque d'abordages, de ruptures d'ancrage et d'impossibilités de manœuvres. Ce fut le cas de l'*Artésien* (Peygnier) et du *Guerrier* (Bougainville) ; et, tandis que l'*Artésien* s'efforçait vainement de lever l'ancre et de suivre la division de Grasse à laquelle il appartenait, mais qui s'éloignait après la division de la Motte-Picquet, le 26 octobre au soir, M. de Peygnier reçut de l'amiral défense formelle, — interdiction qu'il héla à Bougainville, son voisin, — d'appareiller sans ordre exprès. — Pendant que les commandants retardataires de la division de Grasse, — le *Vengeur*, l'*Artésien*, et le *Dauphin Royal*, — disputaient à portée de voix de la vétusté de leurs câbles et du risque de voir la bourrasque les jeter mutuellement en plein corps, Bougainville exhalait son regret du temps perdu. « N'aurions-nous pas dû profiter du moins mauvais temps d'hier pour appareiller tous, nous élever plus au large, et, au premier temps maniable, y faire les reversements de troupes nécessaires ? Le parti était d'autant plus raisonnable qu'à 12 lieues au large, on mouille tout comme ici. Il est écrit qu'une seule fois, dans cette maudite campagne, nous ne prendrons pas un parti sage et que la seule Providence nous sauvera toujours » (27 octobre).

« Ce même jour, à 4 heures de l'après-midi, un câble du *Languedoc* a vraisemblablement cassé et il a coupé l'autre. Il a mis sous voiles en faisant signal de ne point se conformer à sa manœuvre. Une heure après, le *Tonnant* a hissé... La nuit presque close, un autre vaisseau que je crois la *Provence* en a fait autant. » C'était l'escadre de Provence qui commençait à s'égrener sur la voie du retour sans aucune cérémonie <sup>1</sup>. Les autres capitaines comme M. de Peygnier demeuraient indécis ; puis, ayant consulté de M. de Retz (*Le Vengeur*), il se décida, comme ce dernier et le *Dauphin Royal*, à rejoindre son escadre, celle de Grasse. « *Nota* », disait Bougainville, « le général a décampé, ayant eu l'attention d'ordonner par un signal à son escadre de rester en perdition sur cette côte fatale. Quand reviendra-t-il, et comment tout ceci finira-t-il ? — En vérité notre position n'a aucun exemple » (30 octobre). La tourmente

1. CHEVALIER, p. 129. Bougainville avait très bien observé, compris, interprété la manœuvre d'Estaing.

s'aggravant, le comte de Broves convoqua les capitaines de l'escadre à bord du *César*. « En général, tous les vaisseaux de l'escadre, incertains du temps où reparaitra le *Languedoc*, sont hors d'état de l'attendre au delà de 48 heures. » Enfin, après un dernier conseil, le 31, on décida que l'escadre, ayant appareillé, s'élèverait dans le SE, et croiserait sur la route présumée du *Languedoc*, puis, le 5 ou le 6, ferait route pour France, le général ayant publiquement annoncé que l'intention du Roi était qu'elle y fût de retour à la fin de cette année. » Donc, le 1<sup>er</sup> novembre, à 11 heures, le *César* fit à l'escadre le signal d'appareiller, accompagné d'un coup de canon... Le lendemain, 2, le comte de Broves, sur son vaisseau, accostant Bougainville, lui dit que, n'y ayant aucune apparence de rencontrer le général, et plusieurs vaisseaux « ne pouvant différer plus tard de faire route, à midi, il ferait celle de France. Béni soit Dieu ! »

« Enfin donc, nous quittons la côte de Floride ; cette escadre qui pouvait détruire Byron, est dispersée, accablée de malades et d'avaries, persécutée par la faim et la soif ; les troupes que l'on a enlevées à la défense de nos colonies sont infiniment diminuées. » Et Bougainville continue ses sombres pronostics sur l'avenir des escadres de Grasse et de la Motte-Picquet, demeurées en souffrance, avec quelques autres observations et réflexions non moins grises. Le malheur voulait qu'on fût retardé par l'*Experiment*, cette « maudite prise », que Bougainville conseillait de renvoyer à Saint-Domingue, où l'on pourrait mieux l'utiliser, et que l'*Amazone* et le *Sagittaire* s'occupaient d'aider ou remorquer à l'occasion <sup>1</sup>.

Il y eut une tourmente nouvelle, vers le 16, dans les parages des Bermudes, ces « infâmes scopules ». Mais, enfin, Bougainville voyant que la prolongation du voyage devenait dangereuse pour les vivres, demanda l'autorisation d'aller désarmer à Rochefort, — comme il en était d'abord convenu avec Estaing, — au lieu d'atterrir avec l'escadre sur Belle-Ile, d'où Broves comptait se diriger sur Brest ; autorisation accordée le 24.

Bougainville se trouva donc libre de continuer sur Rochefort. Mais, chemin faisant, dans ce dernier trajet, sa pitié naturelle s'épanchait encore sur la misère des pauvres humains confiés à sa fortune, en des termes qui n'était pas habituels, nous l'avons dit, dans les marines officielles de l'un et de l'autre côté de la Manche <sup>2</sup> :

1. « Je ne sais quel effet produira ma lettre. Mais l'humanité l'a dictée, et mes représentations faites, si le général n'y a point d'égard, je croirai de mon devoir d'en venir à une séparation, laquelle pourra seule sauver mon équipage » (7 novembre).

2. Déjà, le 9 novembre, il avait pu écrire : « Au reste, je force tous nos scorbutiques à faire de l'exercice. C'est le seul moyen ici de suspendre l'activité d'un mal dont un des effets est d'énervier au moral et au physique. Comme je m'étais abondam-



« Le plus grand de nos maux, et qui en est un qu'on ne saurait représenter aux gens heureux qui n'ont jamais quitté la terre, c'est que depuis 5 jours, on n'a pu ouvrir dans l'entrepont ni grands, ni même petits sabords. L'air y est infect, les gens sains y respirent celui qui empoisonne encore les malades, ceux-ci, renversés de leurs cadres, brisés par les roulis, nageant dans l'eau et dans leurs propres ordures, sont constamment dans un état pire que la mort même. Tous les secours, tous les moyens que peut imaginer l'humanité pour soulager leurs souffrances luttent en vain contre les effets irrésistibles de la mer bouleversée par les vents de cette saison. Oh ! que le capitaine de vaisseau, qui a proposé de consacrer la grand'chambre du vaisseau de guerre à servir d'hôpital était un homme ami des hommes<sup>1</sup>, et que le Conseil de marine, qui refusa presque d'une voix unanime cette proposition angélique, eût bien mérité d'être condamné à passer deux ans dans l'entrepont fermé d'un vaisseau livré aux flots dans les açores (*sic* : les accores) du banc de Terre-Neuve » ! (27 novembre).

La route se termina tant bien que mal. Les hommes « les plus jeunes et ci-devant les plus vigoureux ayant l'air de convalescents menacés d'une rechute » (1<sup>er</sup> décembre). — Enfin, le 8 décembre, on aperçut « la terre des Baleines », l'île de Ré. Après avoir remonté presque jusqu'à la hauteur de Penmarch, — car on manœuvrait difficilement avec cet équipage exténué, et des hommes continuaient de mourir, — on redescendit sur l'île d'Yeu, et, le 5, on entra dans le Perthuis d'Antioche. On trouva au mouillage 3 navires de guerre, dont la *Belle-Poule*, et un convoi, destiné pour les îles du Vent, qu'un vent furieux, 8 jours auparavant, avait jeté à la côte « avec 4 ancres à la mer. »

Le 9, Bougainville était à Rochefort, où il apprit que son ancien capitaine en second, M. de Grasse-Limermont, avait vu un convoi qu'il escortait dispersé et en partie coulé par la tempête de septembre.

Le 7 décembre, d'Estaing était arrivé à Brest ; le *Languedoc* et la *Provence*, le 9. D'Estaing, deux heures après son arrivée, était parti pour Versailles, où il était descendu le 11, sa blessure au bras presque guérie, celle de la jambe moins avancée. Ses officiers racontaient à Brest qu'il

ment muni de provisions, je me suis heureusement trouvé en état de donner 25 moutons pour notre hôpital. Presque tous les autres vaisseaux sont privés de cette ressource ».

1. Allusion probable au fameux livre du marquis de MIRABEAU, le père du grand tribun, l'*Ami des Hommes*, paru en 1756, au moment où, dans l'état-major de Montcalm, au Canada, on discutait les questions sociales à l'ordre du jour, posées par Montesquieu, le marquis de Lassay, l'Abbé Coyer, comme nous l'avons montré dans notre mémoire sur la *Jeunesse de Bougainville*.

était parti de Savannah sans une seule ancre, et seulement avec un petit canot à sa disposition.

Le journal se termine par cette phrase : « On vend aujourd'hui, 21, dans les rues de Rochefort, une relation imprimée à Nantes de la campagne du comte d'Estaing, depuis son départ de la Grenade jusqu'à son arrivée à Brest. A l'exception du fond des faits, tous les détails sont falsifiés ou tronqués ».

Bougainville écrivit au Ministre une lettre, où il raconte sommairement la dislocation de l'escadre et les souffrances de son équipage, — 45 hommes morts de maladie; 70 sur les cadres, — et il ajoute que sa santé « est dans le plus pitoyable état. Je suis condamné à subir une opération peut-être dangereuse, mais que l'état scorbutique de mon sang m'empêche de faire sur-le-champ. Il me faut auparavant subir une suite de remèdes et de régime. Je vous supplie de me permettre de quitter sur-le-champ Rochefort <sup>1</sup> ».

Ainsi se terminait le premier acte de la tragi-comédie que devait être à notre égard l'émancipation américaine, et qui attendait, paraît-il, la certitude de notre appui pour se produire <sup>2</sup>. Bien que l'événement fût prévu de tous les esprits avisés chez nous-mêmes, — du maréchal de Belle-Isle au duc de Choiseul, — notre collaboration indigna, comme on le sait, le roi d'Angleterre. N'admettant pas qu'un souverain traditionnel soutînt les insurgents contre leur autorité légitime, il prit cruellement, et maladroitement aussi, sa revanche, lorsque la Révolution se déchaîna sur notre bord, dont Bougainville ne devait pas non plus tarder à subir le contre-coup <sup>3</sup>.

1. Ce fut probablement par suite de cet état de santé que Bougainville dut subir, en effet, quelque opération douloureuse, ainsi que la rapporte la *Correspondance Secrète sur Louis XVI, Marie-Antoinette, la Cour et la Ville*, publiée par M. DE LESCURE, en 1866, t. I, p. 346-7; ou peut-être, suivant d'autres indications, l'opération du trépan.

2. *Rev. d'Edimbourg*, juillet 1926, p. 5.

3. On connaît la conversation du roi Georges avec notre ambassadeur, le marquis DE NOAILLES (*Mém. de Lauzun*, éd. Lacour; p. 294). Mais lorsqu'éclatèrent les massacres de septembre, les Anglais se retranchèrent dans la plus froide neutralité : « Si les Français se bornent à se massacrer entre eux », disait Pitt, « cela ne regarde pas les autres peuples ». Ils conservèrent cette indifférence pendant la première coalition; si bien que les alliés, le 5 juillet 1794, rencontrant les Jacobins à Mont-St-Jean, se contentèrent d'une canonnade inoffensive, ce qui leur valut une guerre de 20 ans, terminée la vingt-et-unième année, le 18 juin 1815, en ce même lieu de Waterloo, par un coup de massue, auquel l'aide prussienne ne fut pas inutile (*Ibid.*, oct. 1911; p. 325).

L'Angleterre vivait toujours comme sous l'impérieux Triumvirat qui l'avait gouvernée durant la guerre de Sept Ans : Pitt, aux Affaires Étrangères; Ligonier, à la tête de l'armée; Anson, à la Marine. Mais la démocratie prochaine ne devait bien-



Ce que lui-même pensait en principe de la cause américaine, il n'avait pas à l'exprimer dans son journal, mais il ne nous est pas interdit de l'entrevoir <sup>1</sup>. Ancien diplomate à Londres, il avait connu les mœurs de la politique anglaise, assurément mieux que son ami Diderot ; et, reçu à la savante Société Royale, pour son traité de mathématiques infinitésimales, il s'y était créé des amitiés dont il devait retrouver quelques-unes, adversaires courtois, en face de lui, sur l'autre rive du St-Laurent pendant la grande guerre canadienne. D'autre part, comme tous les officiers des troupes réglées, de l'un ou l'autre bord de la Manche, il apportait en Amérique ces préventions naturelles contre les miliciens du terroir, sur lesquels on n'était jamais sûr de compter. Quant aux idées

tôt plus lui permettre de compter sur des gouvernements aussi tranquillement autoritaires.

(*Quarterly Review*, janvier 1927, « La Force de l'Angleterre » ; *Revue d'Édimbourg*, janvier 1927, « Soldats et Hommes d'État »).

1. Voir, sur les variations plus ou moins brusques de l'opinion, le livre de Bernard FAY, *l'Esprit Révolutionnaire en France et aux États-Unis à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Champion, 1925. — Bougainville ne pouvait ignorer la controverse sur les Amériques entre l'Abbé Raynal et l'Abbé de Pauw, à laquelle finit par se mêler Buffon, d'autant que le meilleur critique de Pauw fut Dom Pernetty, l'ancien aumônier de Bougainville aux îles Malouines. Mais, si de Pauw était un « philosophe fieffé de l'obédience de Berlin » (FAY, p. 43) et si Pernetty relevait de la même autorité diocésaine — en sa qualité d'ami de M<sup>me</sup> du Deffand (Mrs. PAGET TOYNBEE, *Lettres de la marquise du Deffand à Horace Walpole...* Londres, Methuen, 1912), M. Fay n'est pas vraiment juste pour le bénédictin, qui n'est pas connu seulement « pour ses recherches sur l'alchimie et ses querelles avec ses supérieurs » (p. 44). Son voyage aux îles Malouines, publié sous deux formes différentes (journal, ou récit continu) est d'une « haute valeur documentaire » et respire « une absolue véracité » (Paul Groussac, p. 108). Passionné pour toutes les curiosités, il avait étudié chez le financier d'Arboulins, l'oncle de Bougainville, les restes de vieux Patagons, et portait par manière de breloque à sa montre une dent d'Héloïse montée en or (M<sup>me</sup> DU DEFFAND, II, 394). C'est pourquoi peut-être Bougainville note avec satisfaction qu'il s'est assis dans la chaire d'Abélard à l'Abbaye de Saint-Gildas, le 11 août 1775, à l'occasion de sa promenade avec le duc de Chartres à la Chartreuse d'Auray.

Nous ne devons pas oublier, en effet, que pendant les manœuvres de l'année précédente 1775, sous la direction de M. de Guichen, Bougainville, capitaine en second de la *Terpsichore*, avait du 7 au 19 août fait diverses excursions dans le Morbihan et sur la rivière d'Auray, jusqu'à la Chartreuse de ce nom, et à l'Abbaye de Saint-Gildas, en accompagnant le Duc de Chartres. On se rappellera que, juste vingt ans plus tard, furent sacrifiés à cette même Chartreuse d'Auray, tant d'officiers de ces mêmes vaisseaux, par le fait de la Révolution, où le Prince devait prendre une si grande part que les espions anglais eux-mêmes, comme le colonel Monro, le correspondant de Grenville, lui en faisaient amer grief (Voir les dépêches de l'Ambassadeur anglais, Lord GOWER, publiées en 1886, par Oscar Browning, pour l'Université de Cambridge, p. 285).

libérales qui animaient les compatriotes de la Fayette, et le héros lui-même, avec qui, ce semble, il eut une assez curieuse intimité, jusqu'au moment où la Royauté se trouva mise en péril, on n'en peut être surpris, vu le milieu philosophique des Encyclopédistes avec lequel il frayait, vu la Franc-maçonnerie à laquelle il s'était affilié, vu son voisinage entre autres du duc de Chartres, chef d'escadre, dont il fut en second capitaine de pavillon, à bord du *Solitaire* — le capitaine en premier étant La Motte-Piquet durant les manœuvres navales de 1776, aux ordres de M. du Chafault<sup>1</sup>. Mais les impertinences croissantes des Anglais permettaient déjà de prévoir la rupture. Lorsqu'elle éclata, ce fut un soulagement dans le corps de notre marine militaire : on allait régler un long compte d'arriérés. On finissait par ne plus oser s'écarter de Brest ; et la marine anglaise, nous l'avons dit, énervait tout le monde par son insolence<sup>1</sup>.

A l'occasion des *Brigandages maritimes de l'Angleterre*, dénoncés par M. de Germiny et dont nous avons parlé plus haut, quelques honnêtes critiques se sont demandés s'il n'y a pas exagération dans le réquisitoire que nous dressons contre notre voisine. Les Anglais rejettent avec indignation cette « Légende de la Perfide Albion »<sup>2</sup>, et soutiennent même qu'Albion mériterait plutôt l'éloge de « Candide ». En revanche, ils nous appliquaient, sans hésiter, l'accusation pendant la guerre d'Amérique. Une explication franche ne serait sans doute pas à cet égard hors de propos. Réellement, il n'y a candeur, ni perfidie d'aucun côté de la Manche, mais une incompatibilité formelle de tempérament : la France poursuit son idéal, prudent ou non, jusqu'à l'extrême fin de la logique, *Gesta Dei per Francos* ; l'Angleterre, attendant que l'événement arrive pour admettre qu'il adviendra, garde sa maxime : *Wait and See*, — témoin sa myopie voulue jusqu'à la dernière minute en 1914. Mais alors elle se jette en plein danger et se dégage brutalement, avec « une grande pratique des expédients politiques et peu de scrupules pour les principes<sup>3</sup> ».

1. L'expression « pirates de l'Océan » est exactement celle qu'employait ici Frédéric II, qui, ne possédant pas de marine militaire pour imposer le respect de ses droits, n'osait expédier ses marchandises prussiennes sur les navires hollandais qu'il craignait de voir arrêtés et détroussés par les forbans britanniques (Georges BANCROFT. *Hist. de l'Action commune de la France et de l'Amérique pour l'indépendance des États-Unis*, I, 84).

2. *Revue d'Edimbourg*, janvier 1920.

3. DONIOL, III, 396. — Lors du dernier conflit diplomatique, au moment de Fashoda, en 1898, la presse anglaise se montra d'une admirable brutalité, que résumait avec une franchise péremptoire la *Quarterly Review* : « Ne pas discuter le point de droit, surtout s'il est douteux ; mais, quand on a la force et la possession, qui sont les neuf dixièmes du droit, ne pas laisser contester son pouvoir au nom du dernier dixième » (octobre 1898, p. 566).



Les cas de franchise, dépourvus d'astuce, mais non pas de cynisme, abondent dans son histoire. Si le premier Lord de l'Amirauté, l'amiral Fisher, avait su se faire écouter d'Édouard VII, il aurait, suivant son expression, « Copenhagué » la flotte allemande bien avant les assassinats fatidiques de Serajevo.

Telles furent nos attitudes réciproques pendant la guerre d'Amérique. La France, par idéalisme libéral, et sans consentir à prévoir que l'exemple se reproduirait bientôt chez elle, accepta sans protester l'expulsion d'une aristocratie bourgeoise d'environ 80.000 loyalistes et royalistes, avec toutes les persécutions, exactions, confiscations qui ruinèrent ces émigrés. L'Angleterre, à tout prix, désireuse de « sauver la face », se refusa de prévenir la rupture, et d'accorder ce que déjà demandait un prévoyant tory, Joseph Galloway, au Congrès de Philadelphie en 1774, bref ce qu'elle s'empresse de concéder maintenant, une association en demi-liberté, politique, commerciale et diplomatique, à tous ses *Dominions* coloniaux, régime qui ne promet pas d'assurer beaucoup à l'avenir l'unité de sa défense impériale.

Ce sont là les conditions d'esprit où Bougainville se trouva embarqué dans la guerre maritime d'Amérique. Peut-être subit-il un peu trop dans ses critiques contre le nouveau vice-amiral<sup>1</sup>, l'influence de son entourage,

1. Il existait déjà deux vice-amiraux, l'un du Levant et l'autre du Ponant; d'Estaing avait été créé vice-amiral des mers d'Asie et d'Amérique.

D'autre part, au milieu des bruyants démêlés du comte de Grasse avec son escadre en 1782, d'Estaing prit, avec le duc de Chartres et le maréchal de Lévis, parti pour Bougainville, ce qui semble bien, au fond, avoir été, nous le verrons, le sentiment de Louis XVI.

Malgré les critiques assez vives de Bougainville, on ne relève pas dans ses journaux une seule marque de mésintelligence personnelle, une seule plainte directe contre d'Estaing, sauf — et encore pour sauvegarder le principe hiérarchique, — lorsque l'amiral détache à Saint-Christophe une « division qui réunie sera composée de 6 vaisseaux et 4 frégates, aux ordres de M. de Brach, capitaine de vaisseau. Cependant il y a 5 officiers généraux, et il semble qu'un tiers de l'armée marchant, un officier général pouvait prétendre à l'honneur de le commander. Je suis le plus ancien après les officiers généraux. C'est ainsi que se multiplient dans cette campagne les agréments de tout genre ».

Toutefois, puisque Bougainville partageait en principe avec le comte d'Estaing l'antipathie du corps maritime, — qui avait marqué de si nette façon durant le voyage de Joseph II à Brest en 1777, que l'ambassadeur Mercy-Argenteau l'avait mandé à l'Impératrice (ARNETH et GEFROY. *Corresp. de Marie-Thérèse*, III, 104), un livre tout récent nous permet de juger sur quels griefs fragiles et futiles reposait ce désaccord. L'année précédente, 1776, le duc de Chartres, embarqué sur *le Solitaire*, commandé par La Motte-Picquet, avait, paraît-il, surpris l'opinion en désignant pour capitaine en second « Bougainville, fils de notaire, résolu à parvenir, grand

médiocrement bienveillant, lorsqu'il le taxe, au moment de Savannah, de « chef inepte et criminel » (4 oct. 1779)<sup>1</sup>.

En tout cas, la fin de la campagne fut étrange. Elle rappellerait assez bien cette symphonie de Haydn, la *Surprise*, où les musiciens quittent un à un, discrètement, leur partition, sans finale d'ensemble; mais ici, c'était le chef d'orchestre qui le premier avait abandonné son pupitre.

Si les circonstances s'y prêtent, nous essaierons de compléter le rôle trop déprécié de Bougainville pendant la guerre d'indépendance américaine, en le montrant, d'après ses journaux de bord et quelques autres pièces, à l'armée du comte de Grasse.

voyageur, pourvu d'audace, que les officiers rouges tenaient pour un flibustier, et dont ils redoutaient l'ascendant sur le jeune prince » (Amédée Britsch, *La Jeunesse de Philippe Égalité*, Paris, Payot, 1926; p. 270). — On appréciera si ce devait être un vice rédhibitoire dans la marine que d'être voyageur et entreprenant; si c'était un scandale aussi qu'un vétéran de la Guerre de Sept-Ans fût admis sur les vaisseaux du Roi, quand un officier des vaisseaux était recueilli, comme le duc des Cars, dans l'armée de terre; si c'était mériter enfin le nom de pirate que de risquer au service de l'État la fortune de sa famille dans des entreprises coloniales d'où il fallait toute la diplomatie du royaume pour l'en retirer.

1. « Dans cette vieille marine » avoue le *Times*, déjà cité, parlant pour son pays « les officiers n'avaient pour ainsi dire pas d'humanité, les hommes étaient de simples démons ».

---









HUS

K 39b

250191

Author Kerallain, René de

Title Bougainville à l'escadre du comte d'Estaing.

University of Toronto  
Library

DO NOT  
REMOVE  
THE  
CARD  
FROM  
THIS  
POCKET

Acme Library Card Pocket  
Under Pat. "Ref. Index File"  
Made by LIBRARY BUREAU

